

210

masses
ouvrières

1964

SEPTEMBRE

(0009)

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

MASSES OUVRIÈRES

RÉDACTION | ADMINISTRATION :
23, rue Jean - de - Beauvais, PARIS (7^e) | 12, avenue Secr.-Rosalie, PARIS (XIII^e)
C. C. P. Éditions Ouvrières 1360-14 Paris

20^e Année. N° 210

SEPTEMBRE 1964

SOMMAIRE

M. O.	« Ecclesiam Suam »	1
J. MOREL	Évangélisation et Sacerdoce	4
UN GROUPE DE PRETRES ...	Les pauvres sont évangélisés	15
R. P.	Spiritualité de l'apôtre d'aujourd'hui ..	24
X.	Vatican II. Troisième session	36

CHRONIQUES

P. IDIART		
R. GOLDSTEIN ..	L'avenir des filles du milieu populaire ..	49
R. CAMPANINI ..	La situation professionnelle des jeunes travailleurs	56
Petite Sœur X. ..	Religieuses engagées	70
F. CHALET	Des nouvelles de la « Guerre de Troyes »	79

NOTES DE LECTURE

B. P.	Le sens chrétien de l'efficacité	83
	Histoire du Catholicisme en France,	
Ch. MOLETTE ..	tome III	84

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les livres reçus	95
------------------------------	----

Tous droits de reproduction, même partielle, par quelque procédé
que ce soit, réservés pour tous pays.

© 1964 by Les Editions ouvrières, Paris

ABONNEMENTS :

FRANCE : Un an, 14 F — le numéro : 2,10 F

ÉTRANGER : Un an, 16,50 F — le numéro : 2,40 F

Pour tout changement d'adresse, joindre la somme de 0,50 F
en timbres-poste

Diffusion pour le Canada

PÉRIODICA. 5090, Avenue Papineau Montréal 34 Canada

“ ECCLESIAM SUAM ”

« L'expression popularisée par notre vénéré prédécesseur Jean XXIII : *aggiornamento*, Nous restera toujours présente pour exprimer l'idée maîtresse de Notre programme ; Nous avons confirmé que telle était la ligne directrice du Concile et Nous le rappellerons pour stimuler dans l'Eglise la vitalité toujours renaissante, l'attention constamment éveillée aux Signes du temps et l'ouverture indéfiniment jeune qui sache « vérifier toute chose et retenir ce qui est bon » (I Thes 5, 21) en tout temps et en toutes circonstances. »

Il était à peine besoin de cette solennelle déclaration pour être convaincu, après une première lecture rapide de l'Encyclique, que Paul VI s'était résolument engagé dans la ligne de Jean XXIII et confirmait le Concile dans cette voie.

Un ton fraternel et familial qui donne à cet important document davantage le caractère d'une confiance ou d'un « témoignage » que d'un acte du magistère scellé d'autorité et de puissance. Un très grand respect du collègue épiscopal, réuni en Concile, de son élaboration doctrinale et de ces décisions — que le Pape espère et désire précises et concrètes — sans pour autant rien abandonner de ses pouvoirs et de ses prérogatives propres.

Un appel constant et pressant à la conscience, à l'intériorité, au spirituel, à l'expérience et à la vie : « Le Mystère de l'Eglise n'est pas un simple objet de connaissance théologique, il doit être un fait vécu dans lequel, avant même d'en avoir une notion claire, l'âme fidèle peut avoir comme une expérience connaturelle... » ; l'expérience en question étant celle de la « découverte renouvelée de son rapport vital avec le Christ ».

Le refus de tout esprit de croisade, de théocratie, de cléricalisme afin de fonder son assurance « sur l'aide de Dieu et sur les richesses spirituelles plus que sur les moyens temporels ».

« Une volonté de courtoisie, d'estime, de sympathie », un a priori d'accueil qui soit « une formidable demande d'amour » et qui répugne à dénoncer, à condamner les erreurs et les maux du monde sans que pourtant la lucidité, la clarté et la prudence en souffrent (seul le communisme athée est à nouveau formellement condamné, encore le Pape prend-il soin de constater que la plainte de l'Eglise « est en réalité plutôt gémissement de victime que sentence de Juge »).

Un effort délibéré de rapprochement avec les hommes, afin d'accentuer avec tous sans exception, le dialogue amorcé : « L'Eglise doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Eglise se fait parole. L'Eglise se fait message. L'Eglise se fait conversation. » L'Eglise devient fraternelle !

Une confiance en la raison et une confiance en l'homme...

Autant de signes qu'un langage nouveau a cours désormais dans l'Eglise. Autant de signes que le renouveau d'hier ne sera pas sans lendemains : l'Eglise s'avance résolument dans sa nouvelle lancée... Bien des espoirs sont permis pour l'avenir.

Retrouvant le plus pur esprit du Christ son fondateur et tout premièrement l'esprit de pauvreté et l'esprit de charité (ce qui, assure le Pape, est une nécessité et une obligation majeures), l'Eglise sera mieux en mesure de

servir l'homme dans son effort pour construire la paix, pour faire reculer le front de la misère, abattre les murs de la richesse et de l'égoïsme : car le Pape est loin d'oublier ces grands problèmes ; il se réserve « d'en faire un objet d'étude et d'action ».

L'Eglise sera surtout mieux en état de remplir sa mission spirituelle, d'établir les rapports entre Dieu et l'homme, le dialogue entre Dieu et l'homme qui s'ouvrent sur les mystères divins du salut et de la vie ; sur le rassemblement de tous dans l'unique famille de Dieu.

Donnant comme il convient le primat à l'Esprit et à l'intériorité sur la lettre et sur l'Institution, l'Eglise, on peut l'espérer, connaîtra un nouvel élan apostolique, un grand souffle missionnaire ; ils sont conformes aussi bien à sa nature qu'aux exigences de sa situation minoritaire dans le vaste monde d'aujourd'hui.

M. O.

Évangélisation et Sacerdoce*

Par manière de préambule, quelques réflexions sur les mots et les situations.

— Le terme d'*évangélisation* est mis actuellement à toutes les sauces : il risque le même sort que le mot *missionnaire* auquel il se substitue peu à peu. Comme en finance, l'inflation aboutit à la dévaluation.

— Le Sacerdoce a été défini dans la perspective occidentale, sous l'influence du droit romain et des circonstances historiques, en termes de *droits*, de fonctions déterminées qui constituent des *privileges*, des *exclusivités*. Tout cela a pris forme dans la chrétienté occidentale restaurée après la révolution française, en faisant du prêtre un fonctionnaire et un notable. Cette situation n'a pas été, à mon avis, une trahison de l'Évangile, elle a été une réalisation historique, avec des éléments évangéliques et des contingences historiques discutables.

— Ainsi, quand nous parlons du Sacerdoce, nous ne parlons pas d'une réalité abstraite sur laquelle nous pourrions dissenter à notre guise et qui ne nous concernerait pas. Nous touchons à ce qui fait l'essentiel de notre vie, à l'option de fond que nous avons posée. Nous en parlons en hommes adultes et engagés. Nous en parlons aussi comme d'une réalité qui nous dépasse, qui appartient à l'Église. D'où, en nous, un double regard : un regard vers ce qui est, ce que nous avons vécu, ce que vivent les autres prêtres, ce que l'Église nous dit, à quoi nous voulons être fidèles, sincèrement, loyalement ; un regard vers le monde, pour lequel nous sommes prêtres et auquel nous sommes envoyés. Pour vous, ce monde, c'est d'abord le monde

* Notes de la conférence aux aumôniers d'A. C. O. du Sud-Ouest, Albi, Notre-Dame-de-la-Drèche, 27 avril 1964.

ouvrier. Mais immédiatement nous saisissons, de manière parfois violente, l'inadéquation de l'action sacerdotale ; et nous nous demandons s'il y a place dans ce monde pour un prêtre. Ce que je vous dirai est la réflexion fraternelle d'un prêtre lui-même engagé : je ne puis pas ne pas penser aux prêtres qui se sont usés parce qu'ils étaient pris dans un dilemme où ils ont épuisé leur équilibre spirituel et humain, et aussi aujourd'hui à ceux qui continuent à piétiner dans une inefficacité parfois douloureuse. Personnellement, j'ai été envoyé à un autre monde qui lui aussi s'est fait, dans une proportion considérable, en marge de l'Eglise et parfois contre elle ; et dans ce monde, toute cette année, j'ai été particulièrement attentif à l'enseignement technique qui me semble conjuguer, vis-à-vis de l'Eglise, la double allergie de l'Université et du monde ouvrier.

I. — EVANGELISER

1. — CE QU'EST L'ÉVANGÉLISATION.

Dans son sens étymologique, évangéliser signifie : proclamer une bonne nouvelle. Dans le langage profane, c'est annoncer une victoire. Dans l'Ancien Testament, la bonne nouvelle c'est que Dieu aime son peuple, qu'il est proche de lui, qu'il pardonne ses oublis, ses négligences et même ses trahisons ; qu'il est pour les siens l'ami, le père, l'époux, à la tendresse infinie et fidèle ; certes, il est Dieu et on ne se moque pas de lui impunément, mais sa puissance est d'abord et en définitive pour sauver les siens. Dans le Nouveau Testament cet amour est porté à sa plénitude et manifesté de manière éclatante en Jésus-Christ Fils de Dieu et Fils de l'homme ; il est scellé définitivement dans l'alliance nouvelle, par la mort et la résurrection de Jésus-Christ. C'est à lui que tous les hommes sont appelés, sans aucune limite, pour sortir de leur misère et entrer dans la plénitude éternelle de Dieu (1).

C'est bien ainsi que l'ont conçu les premières générations chrétiennes, à partir des paroles et des gestes de Jésus. De l'ensemble des témoignages, il me semble que l'on peut conclure que, *évangéliser, c'est proposer Jésus-Christ comme l'unique Sauveur des hommes.*

(1) Se référer dans *Le Vocabulaire de théologie biblique* au mot « Évangile », col. 332-336.

Cela signifie que :

— Evangéliser, ce n'est pas d'abord enseigner une doctrine, qui serait un « bien-penser », ou un « bien-vivre », ce n'est pas une sagesse, semblable à une philosophie (2). Certes, l'enseignement de Jésus-Christ devra être présenté de manière organique, rationnelle, car la foi s'adresse à des hommes intelligents, mais ce sera une autre fonction : celle de la catéchèse et de la théologie. Notons en passant l'importance capitale de celles-ci à une époque où l'immense majorité des hommes, de plus en plus scolarisés, ont des exigences intellectuelles toujours plus grandes et mettent en question nos positions acquises, jugées dépassées.

— Evangéliser, ce n'est pas d'abord recruter l'Eglise. L'Eglise n'est pas une société close qui fait sa propagande, qui organise sa réclame, qui cherche à revaloriser et à développer ses procédés de fabrication ou de commercialisation. L'Eglise n'est pas une forteresse fermée sur elle-même et se suffisant. Elle est au service des hommes pour les rassembler en Jésus-Christ, par la puissance du Saint-Esprit : elle est servante, à la manière et en participation de Jésus-Christ serviteur.

— Evangéliser, c'est proposer Jésus-Christ comme quelqu'un qui *est*. Il ne s'agit ni d'un mythe ni d'une théorie, mais de quelqu'un qui est entré dans l'histoire des hommes, qui s'est dit, qui a été vu et entendu ;

— qui a opté pour une manière d'être et d'agir et qui, à partir de là, a été « signe de contradiction », « scandale pour les Juifs, folie pour les païens » (3) ;

— qui est à prendre tel quel ou à laisser : « Qui n'est pas pour moi est contre moi » (4).

On n'adopte pas Jésus-Christ, on le prend comme il est, comme il se dit, comme il se manifeste.

— Evangéliser, c'est proposer Jésus-Christ comme un vivant aujourd'hui. Il concerne les hommes, pas seulement comme un maître à penser et à vivre, apparu dans le passé, mais comme quelqu'un qui *est* actuellement dans la vie des individus et

(2) 1 Co 1, 17, à 3, 22.

(3) 1 Co 1, 23. Voir l'option de Jean pour la condition du « serviteur » selon Isaïe 40, 53, dans Matthieu 4, 1-11 ; Marc 10, 32-45.

(4) Mt 12, 30.

des collectivités. Il n'est pas un émigré ou un retraité : il est parti et il est revenu invisible et agissant dans la conscience des hommes (5).

— Évangéliser, c'est proposer Jésus-Christ comme quelqu'un qui concerne les hommes dans l'essentiel de leur destinée *présente et future*. Il n'est pas un luxe, un surcroît, un mieux. « Il n'y a pas sous le Ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés » (6).

— Évangéliser, c'est proposer Jésus-Christ comme quelqu'un qui appelle les hommes à la conversion, c'est-à-dire à changer leur mentalité, leur conduite, pour se mettre à son école. Cette conversion est d'abord un réponse donnée à Dieu ; elle n'est pas un terme logique, elle est une réaction vitale à l'appel gratuit de Dieu.

2. — L'ATTITUDE DE L'ÉVANGÉLISTEUR.

L'attitude de l'évangéliste comporte une triple préoccupation.

— *Préoccupation d'authenticité.*

Le Christ qu'il propose n'est pas à fabriquer à sa guise : il est serviteur. L'authenticité porte :

— D'abord sur la personne de Jésus-Christ. On n'adapte pas Jésus-Christ, on le propose tel qu'il est, avec ce qu'il a de séduisant et avec ce qu'il a de choquant. Encore faut-il que ce soit le Christ de l'Évangile ! Il faut se défier des formules faciles, sentimentales ou opératives. Un regard gratuit, prolongé, un regard de disciple est toujours nécessaire.

— Ensuite, sur *les signes signifiants*. Les signes de prestige, de puissance, de domination sont, de par leur nature même, toujours ambigus et toujours caducs. Les signes de pauvreté, d'humilité, d'amitié, de service sont authentiques et toujours

(5) Il nous faudrait retrouver le sens des trois parousies du Christ dont parle Justin dans le Dialogue avec Tryphon : la première parousie dans l'Infirmité du Serviteur, la seconde parousie dans la gloire de la Résurrection et de la Pentecôte, la troisième parousie qui sera la manifestation éclatante de la seconde qui se poursuit maintenant de manière cachée (cf. Col 3, 4).

(6) Ac 3, 12 ; cf. Ac 2, 21 ; Mc 16, 16.

efficaces. Il ne sont jamais dans le sens de notre instinct, et notre tendance sera de les « accommoder » à notre mesure (7).

— *Préoccupation d'intelligibilité.*

Il s'agit de parler aux hommes le langage qu'ils comprennent. Le don des langues dans l'Église des premiers temps signifie que personne n'est obligé d'apprendre une langue étrangère, ni d'endosser une autre culture humaine pour accéder à Jésus-Christ ; chacun entend dans sa langue les merveilles de Dieu (8). Nous avons à convertir notre langage, qui est d'un type sociologique déterminé pour parler la langue des hommes à évangéliser : cela signifie le vocabulaire, la tournure d'esprit, la culture, etc.

Il s'agit de présenter Jésus-Christ aux hommes aux points précis de leur existence où ils se sentent concernés par lui. Cela n'est ni une habileté tactique, ni une interprétation sentimentale, c'est une attitude élémentaire de charité. Il s'agit de saisir le besoin ou le désir concrets des hommes et de répondre à leur attente. Encore faut-il avoir découvert le réel humain — individuel et collectif ! — par une participation vraie à l'existence des hommes et par une réflexion sérieuse, éclairée par Dieu.

— *Attitude de pauvreté.*

On n'est jamais « maître en évangélisation », on est toujours petit serviteur, à la manière de saint Paul. L'attitude de pauvreté est commandée en nous, à la fois :

— par le Christ que nous avons à annoncer ; il est le Seigneur de gloire et notre témoignage est toujours déficient, l'essentiel

(7) Le péché des chefs du peuple juif a consisté à attendre l'Envoyé de Yahweh comme un surhomme qui satisferait leurs ambitions nationales. En prenant la forme de serviteur, Jésus les a déçus, aussi ils ont cherché à l'éliminer en le disqualifiant, pour éviter au peuple une agitation inutile et dangereuse. Ce péché est commis dans l'Église, à toutes les périodes de son histoire, toutes les fois que le nom de Jésus-Christ est mis au service d'ambitions personnelles ou collectives de type temporel, en vue de la domination. Et nous n'avons pas l'excuse des Juifs, car nous avons vu la Résurrection de Jésus et nous avons pu, à loisir, méditer son message.

(8) Ac 2, 5-13. C'est le souci permanent de saint Paul, de ne rien demander aux hommes en fait de changement que leur conversion à Jésus-Christ. Qu'ils soient Juifs ou Grecs, savants ou barbares, qu'importe ? Les Grecs n'ont pas à passer par les observances juives, ni les Barbares par la sagesse grecque (Rm 1, 14 ; 1 Co 9, 19-24).

est qu'il ne soit pas substantiellement un contre-témoignage flagrant, que dans nos vies l'homme de bonne volonté puisse percevoir une lumière du Christ ;

— par les hommes auxquels nous sommes envoyés ; ils sont des hommes à qui Dieu a donné, comme élément fondamental de leur dignité, une conscience autonome et libre ; de plus, chacun est éclairé et appelé mystérieusement par Dieu, au plus profond de lui-même : sa destinée s'accomplit et sa personnalité se fait en vue de sa stature d'éternité, dans le dialogue mystérieux entre sa conscience et Dieu, dans la conjonction de sa liberté et de la liberté de Dieu ; évangéliser consiste non à « conditionner » par des habiletés, mais à proposer la lumière ; d'où le respect de l'autre qui comporte toujours effacement de soi et désintéressement.

Ce qui est vrai des individus serait aussi à dire des sociétés humaines qui ont toutes et leurs points sensibles et leurs allergies dont nous n'avons pas à juger la valeur par rapport à notre propre mentalité. Les valeurs qui intègrent la « culture » d'un groupe ethnique ou social sont un don de Dieu à la plénitude duquel nous avons à collaborer.

En somme, évangéliser, c'est entrer dans le devenir d'un homme, d'une collectivité, non comme un élément hétérogène, mais comme un corps participant organiquement et comme signe de Jésus-Christ. On est en marche avec d'autres et dans cette marche on est témoin du don de Dieu ; on est en communion humaine avec d'autres, mais dans cette communion est mis en commun ce que nous avons de plus précieux : la lumière et l'amour de Jésus-Christ (9). Cette réalité cachée devient le bien de tous, tout en faisant problème. Un jour vient où

(9) Il est facile de voir comment évangéliser un peuple ou un milieu ne consiste pas à imposer une vie religieuse préfabriquée dans un autre univers. Cette exigence a été perçue dans les siècles passés et parfois elle a été récusée. Pensons à la querelle des rites chinois — et des rites japonais — dont les conséquences ont été si lourdes pour l'annonce de Jésus-Christ en Extrême-Orient. Pensons à la manière dont la religion chrétienne a été présentée aux autochtones du Nouveau Monde (voir *Mission sans frontières*, Ed. du Cerf, au chapitre 4 : « L'Évangélisation chrétienne en Amérique espagnole durant la première moitié du XVI^e siècle », pp. 143-210, par le Père Vereecke). Pour saisir sur le vif que l'évangélisation est un geste d'amour fraternel et de soumission au Saint-Esprit, lire le livre du Père Dournes : *Dieu aime les païens* (Aubier).

notre compagnon de route nous interroge : c'est alors le témoignage rendu clairement à Jésus-Christ par la parole. Dès lors que ce témoignage est reçu, l'évangélisation proprement dite est achevée ; alors commencent l'étape de la conversion et l'étape de la catéchèse.

Certes, l'évangélisation ne sera jamais finie ; première démarche apostolique, elle reste l'âme des autres démarches : la reconnaissance de la personne de Jésus-Christ reste au cœur de la catéchèse, comme au cœur de la théologie. Si elle n'est pas assez explicite, la catéchèse risque d'être une théorie abstraite ou moralisante, et la théologie dégénère en système. C'est en ce sens que le catéchiste a une mission évangélisatrice.

II. — LE RÔLE DU PRÊTRE DANS L'ÉVANGÉLISATION

1. — POSITION DU PROBLÈME.

La question de l'évangélisation est neuve : le Moyen Âge a pensé naïvement que l'évangélisation du monde était achevée, que le monde entier était dans l'Église. Dès lors, le souci majeur était de garder les gens dans les cadres ecclésiastiques et d'y ramener ceux qui avaient manifesté des volontés d'indépendance, par la persuasion ou même par la force (10). Encore plus neuve est la question du prêtre-évangélisateur : quand on a pris conscience de la « déchristianisation », de la paganisation pratique de collectivités humaines entières, on n'a pas vu comment un prêtre devenu un notable et un fonctionnaire de l'Église établie pourrait être de quelque utilité (11). Alors,

(10) Pensons aux Croisades pour réduire les derniers bastions rebelles à l'Église, pensons aux Chevaliers porte-glaive pour soumettre les dernières (?) tribus barbares du nord-est. Pensons à la manière brutale de l'Inquisition. Pensons, sur un mode plus romantique, aux « retours », qui étaient soigneusement comptés à la suite des missions du XIX^e siècle !

(11) Il serait intéressant de faire un jour la critique du contenu des notions traditionnelles de prêtres et de laïcs, de chercher ce qu'on a mis en fait sous des formules telles que : « Le prêtre est un séparé. » Dans quelles situations sociales ont-elles été élaborées ? Quel est leur contenu concret originel ? Comment les a-t-on ensuite justifiées « spirituellement » ? Il est certain que le contenu en notions prêtres-laïcs doit beaucoup au droit romain, à partir d'une donnée chrétienne ! Celle-ci ne peut pas passer ; il n'en est pas de même des réalisations historiques.

spontanément on a pensé que c'était l'œuvre des laïcs. Ainsi on trouvait un emploi honorable aux laïcs qui revendiquaient l'usage de l'épée et on rassurait les prêtres un moment

et d'homme « évolué » : il est comme l'athlète qui subordonne tout au championnat (15).

Paul a conscience qu'en proposant Jésus-Christ aux Juifs et

(12) Mc 16, 15.

(13) Mt 28, 19.

(14) Préface consécrationnaire des prêtres.

(15) C Co 9, 15-27.

notre compagnon de route nous interroge : c'est alors le témoignage rendu clairement à Jésus-Christ par la parole. Dès lors que ce témoignage est reçu, l'évangélisation proprement dite est achevée ; alors commencent l'étape de la conversion et

des notions traditionnelles de prêtres et de laïcs, de chercher ce qu'on a mis en fait sous des formules telles que : « Le prêtre est un séparé. » Dans quelles situations sociales ont-elles été élaborées ? Quel est leur contenu concret originel ? Comment les a-t-on ensuite justifiées « spirituellement » ? Il est certain que le contenu en notions prêtres-laïcs doit beaucoup au droit romain, à partir d'une donnée chrétienne ! Celle-ci ne peut pas passer ; il n'en est pas de même des réalisations historiques.

spontanément on a pensé que c'était l'œuvre des laïcs. Ainsi on trouvait un emploi honorable aux laïcs qui revendiquaient leur place dans l'Église et on rassurait les prêtres un moment inquiétés par l'absence des masses : en restant dans la Cité-Eglise, leur rôle serait de préparer les militants et d'accueillir les convertis. Mais cette situation est-elle conforme à l'intention de Jésus-Christ telle qu'elle est dans l'Évangile et dans les Épîtres de saint Paul ?

Évangéliser, c'est-à-dire « proclamer la Bonne Nouvelle » (12), faire toutes les nations disciples (13), c'est la mission première des Apôtres choisis par Jésus-Christ. A cette mission, d'autres seront associés, à part entière, plus tard dans l'Église, au fur et à mesure des indications du Saint-Esprit : Matthias d'abord, puis Barnabé et Saul, et d'autres encore après eux. Nous savons que cette mission repose maintenant dans le collège épiscopal, prolongement du collège apostolique. Nous savons aussi que l'on devient participant du collège épiscopal par l'ordination, c'est-à-dire par un acte du Christ qui consacre un homme, qui le qualifie intrinsèquement pour une tâche définie. De plus, les prêtres du second degré sont pour l'Évêque « *cooperatores ordinis nostri* » (14), ils sont consacrés, qualifiés par le même sacrement en vue de cette coopération. Dès lors, il est évident que le prêtre a un rôle éminent dans l'évangélisation. Reste posée la question du comment. C'est ici que la manière de saint Paul est exemplaire pour tout homme appelé au ministère apostolique.

2. — SAINT PAUL, ÉVANGÉLISTEUR.

Pour saint Paul, « évangéliser » est toute sa raison d'être. Il subordonne tout à cette tâche qu'il n'a pas choisie de sa propre initiative, à laquelle il a été envoyé, comme à un service. Pour l'accomplir il s'est « fait l'esclave » des hommes, se pliant à tous, malgré ses répugnances instinctives de Juif et d'homme « évolué » : il est comme l'athlète qui subordonne tout au championnat (15).

Paul a conscience qu'en proposant Jésus-Christ aux Juifs et

(12) Mc 16, 15.

(13) Mt 28, 19.

(14) Préface consécrationnaire des prêtres.

(15) C Co 9, 15-27.

aux païens il ne leur apporte pas seulement un surcroît : il leur propose une vie nouvelle, il fera d'eux des hommes neufs. A l'égard de ceux à qui il a révélé Jésus-Christ, il a exercé et il exerce toujours une véritable paternité : « C'est moi qui par l'Evangile vous ai engendrés dans le Christ Jésus » (16). Ne faut-il pas rapprocher cette parole de celle de Pierre : « Engendrés de nouveau d'un germe non point corruptible mais incorruptible : la Parole du Dieu vivant et éternel ... C'est cette Parole dont la bonne nouvelle vous a été portée » (17). Ce rôle paternel, il va encore l'exercer en offrant au Christ l'Eglise, c'est-à-dire la communauté humaine, qu'il a enfantée. C'est ce qu'il exprime en se comparant au père qui présente sa fille à l'homme à qui il la donne comme épouse (18). C'est le geste de l'offrande, de l'oblation qui est indiqué dans ce passage : geste sacerdotal par excellence.

Ce geste sacerdotal est d'ailleurs explicitement revendiqué par Paul. Auprès de Romains, il s'excuse de sa hardiesse à leur écrire, car il n'est pas le fondateur de leur église, mais il justifie son intervention « en vertu de la grâce que Dieu lui a faite », c'est de l'appel apostolique, de la mission apostolique qu'il est question ici. Or, cette grâce, c'est d'être un prêtre (*Leitourgos*) du Christ Jésus auprès des (ou en faveur des) païens, prêtre de l'Evangile de Dieu (*ierourgounta to euangelion tou Theou* : accomplissant la fonction sacerdotale de l'Evangile), afin que les païens deviennent une offrande agréable, sanctifiée dans l'Esprit-Saint (19). Paul est celui qui prépare

(16) 1 Co 4, 15. Voir également 1 Th 2, 11 ; Phm 10.

(17) 1 P 1, 23-25. Il faudrait être attentifs aux expressions évangéliques telles que « devenir comme des petits enfants », « naître d'en haut », « naître à nouveau », pour saisir ce que signifie cette paternité apostolique : l'Evangile est un germe vivant qui engendre des êtres neufs. Et ce germe vivant est donné à l'Apôtre, il devient en lui une capacité vitale (*dunamis*) d'engendrer des êtres à son image, en participation de ce qu'il est, lui-même étant saisi et transformé par Jésus-Christ et à son image. Cf. 1 Co 4, 16-17.

(18) 2 Co 11, 2, à rapprocher de ce que Paul dit sur ce même sujet dans Ep 5, 25-33, à propos des relations nouvelles de l'homme et de la femme.

(19) Rm 15, 14-16. Il faudrait ici comparer ce rôle sacerdotal à celui du Berger dont parle Pierre (1 P 5, 1-4). Alors apparaît la ressemblance des gestes et des attitudes, surtout si on les éclaire par ce que dit Jésus de lui-même quand il se proclame le vrai Berger (Jn 10, 1-18).

l'oblation : par l'Évangile, il fait que ces païens, étrangers à Dieu, indignes de Dieu, deviennent une offrande agréable à Dieu, parce qu'ils sont devenus saints, par le renouvellement opéré par le Saint-Esprit dans leur conscience de croyants en Jésus-Christ. Puis, il présente à Dieu cette oblation. Tout cela, il l'accomplit en s'engageant entier avec les hommes auxquels il est envoyé : pour eux il accepte les souffrances physiques comme les contradictions, il vit leurs drames collectifs et personnels. Il n'est pas le fonctionnaire d'un culte qui consisterait en quelques gestes rituels à accomplir exactement, voire même pieusement, il est le « Serviteur » qui donne sa vie, comme le Christ, à la suite du Christ, il est communiant aux souffrances du Christ (20).

Dès lors, ce n'est pas extrapoler que de penser que Paul est père et prêtre indissolublement. Comme le Christ, lui-même prêtre, non pas à la manière des fonctionnaires lévites, mais à la manière de Melchisedech, roi et prêtre, mais le sacerdoce du roi n'est que la transposition du sacerdoce du père de famille (21).

Le but de ce sacerdoce apostolique, c'est donc d'engendrer des êtres semblables à l'Apôtre, c'est-à-dire participants de Jésus-Christ, renouvelés par son Esprit, vivant de sa vie de ressuscité. Faut-il s'étonner, à partir de là, que les chrétiens soient associés aux fonctions apostoliques ? De tous les croyants, il est dit qu'ils sont porteurs de la Bonne Nouvelle, de tous il est dit qu'ils ont à s'offrir à Dieu en oblation pure, sainte, agréable à Dieu par Jésus-Christ. Tous, ils ont un « ministère », parce que, tous, ils ont reçu « un don spirituel en vue du bien commun ». Mais au sommet de toutes ces activités, il en est une qui les dépasse toutes : c'est le ministère apostolique. C'est aux Apôtres que le Seigneur a donné la plénitude du ministère : il les a constitués dans son Église comme une plénitude du Saint-Esprit à laquelle les membres de l'Église

(20) Il faut lire en ce sens la description que Paul fait de ses souffrances, particulièrement dans les deux apologues qu'il fait de sa conduite apostolique dans la 2^e Épître aux Corinthiens, avec l'interprétation qu'il en donne dans Col 1, 24, et dans 2 Co 4, 7-15.

(21) Il faudrait encore évoquer ici la présence du Christ avec et dans ses Apôtres. Celle-ci est une constante dans les divers textes évangéliques où il est question de la mission apostolique. Voir : Mt 28, 20 ; Mc 16, 20 ; Lc 24, 49 ; Ac 1, 8 ; Jn 20, 21-23, à lire avec ce que Jésus dit dans Jn 20, 14-17.

vont tous participer pour exercer leur propre service au service du Corps, dans l'Agape qu'est le rayonnement et le signe de l'Esprit.

Dès lors, l'Apôtre se situe par rapport aux chrétiens en relation de communion, non d'abord en termes de « droits » ou de prérogatives exclusives. Il est avec eux, membre du même Corps, animé par le même Esprit, il communique avec eux à la même réalité humaine transfigurée, rénovée par le Saint-Esprit. Mais il est aussi, pour eux, plénitude du ministère à leur service, membre du Corps ayant une fonction organique qui commande et vivifie les autres, comme il est aussi conditionné vitalement par les autres (22). Mais alors, sa mission n'est-elle pas par priorité celle de l'évangélisation, celle qui précède toutes les autres et qui donne à toutes les autres leur signification et leur authenticité dans le Christ ? Il me semble que c'est dans cette ligne qu'il faut chercher, au moment où dans l'Eglise du Concile on jette un regard neuf sur la mission apostolique dans un monde nouveau.

JEAN MOREL

*Aumônier général
de la Paroisse universitaire*

(22) Il faut lire ici les chapitres 12, 13, 14 de la 1 Co. Tout chrétien a un ministère : pas de membre inutile ou parasitaire dans le Corps du Christ, mais en tête est le ministère apostolique.

LES PAUVRES SONT ÉVANGÉLISÉS

L'Eglise — en ce temps de Concile — s'interroge.

L'Eglise, avec une attention renouvelée, regarde du côté des pauvres. A travers cette contemplation, elle entend, de plus en plus pressant, un appel urgent à la pauvreté où résonne la voix puissante de l'Evangile et des Béatitudes.

Les prêtres et les laïcs s'interrogent. Ainsi les militants et les aumôniers qui ont participé à une session sur ce sujet à Roubaix : Documents A. C. O. de février 1964 a communiqué à ses lecteurs le rapport de synthèse.

Aujourd'hui, nous présentons le texte de l'intervention faite au nom d'un groupe de prêtres. L'ensemble des travaux, sauf le texte ci-dessous, sera rassemblé dans un ouvrage à paraître prochainement aux Editions ouvrières, collection Eglise et Monde ouvrier.

(N. D. L. R.)

Comment l'attention aux milieux pauvres nous amène-t-elle à renouveler l'ensemble de notre pastorale ?

Pour essayer de répondre à cette question, des prêtres se sont réunis le 20 décembre dernier : un archiprêtre, deux doyens, deux curés, trois vicaires, deux aumôniers fédéraux d'A. C. O.

C'est l'ensemble de leurs témoignages et de leurs conclusions que je me propose de vous transmettre aujourd'hui.

Tous, nous avons constaté que ce qui oriente d'une manière décisive notre pastorale, c'est la manière dont nous nous comportons à l'égard des milieux pauvres.

Toutes les réformes des structures d'Eglise viendront en second. Elles découleront tout naturellement, comme des conséquences, de notre attitude face au monde des pauvres.

1. — LE PRÊTRE DE PAROISSE
DEVANT LE MONDE DES PAUVRES

Les milieux pauvres comportent des valeurs humaines et religieuses.

Mais notre vie de séparés dans tous les domaines, travail, logement, loisirs, amour, notre culture, le culte lui-même risquent toujours de nous enfermer, de nous replier dans un univers restreint ; j'allais dire — toutes proportions gardées — dans un monde factice, qui ne colle pas toujours, et il s'en faut parfois de beaucoup, à la réalité concrète.

Il s'agit donc pour nous de savoir quitter ce monde factice, de nous libérer de nos catégories toutes faites, d'ouvrir les yeux pour découvrir et reconnaître les valeurs cachées — et qu'on ne croyait pas possibles — dans ces milieux pauvres. Car il y en a beaucoup plus qu'on ne le pense communément.

A. — COMMENT DÉCOUVRIR ET RECONNAÎTRE CES VALEURS ?

Par des visites multipliées et partout, ou presque, mais avec les *préoccupations précises* que nous allons voir.

Dans notre paroisse, nous sommes trois prêtres : un curé et deux vicaires. Nous avons partagé la paroisse en trois quartiers, à peu près égaux en nombre de foyers, mais suivant une division assez arbitraire sur le plan sociologique, les milieux (à part quelques rues bien caractérisées) étant inextricablement mélangés.

Nous distribuons le journal paroissial nous-mêmes, et nous faisons la plaque tournante, c'est-à-dire que nous changeons, chaque mois, de quartier. Et chaque fois, nous faisons de nouvelles découvertes.

En voici une première, dans un bâtiment que nous connaissons bien, pour l'avoir souvent visité.

Dans une cité, immense caserne de cinq étages, aux murs sales et aux couloirs sombres, habitent 54 foyers, et, détail qui a son importance, tyrannisés par la concierge.

Au rez-de-chaussée, Mme Orłowski a eu deux maris, cinq enfants ; un de treize ans et demi du premier mari et quatre du second, lequel passe à peu près sa vie en prison. C'est une

bonne mère de famille. Elle a évidemment du mal à en sortir. Et cela se comprend. Mais c'est une femme courageuse.

Jusqu'à ces derniers temps, elle avait été aidée, et fort gentiment je dois le dire, par certaines dames de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, et en particulier par une mère de famille nombreuse dont le mari est directeur fondé de pouvoir d'une grande compagnie d'assurances.

Le mois dernier, Mme Orłowski tombe gravement malade. Elle doit entrer à la Cité hospitalière pour une opération sérieuse à la tête. Que vont devenir les enfants ? C'est son gros souci.

Jusqu'ici, je me permets de le répéter à nouveau, on ne connaissait que les œuvres d'assistance ou le recours au clergé.

Et alors se produit le fait *inédit* qui nous a bouleversés lors de la dernière tournée de l'un d'entre nous : quatre familles, dont trois de cette cité et l'autre d'une cité voisine, sans aucune intervention extérieure, se présentent pour prendre en charge les enfants durant le séjour de la mère à l'hôpital.

Le foyer Cardon (il y a eu un crime dans la famille il y a environ un an et demi).

Le foyer Vialart, faux ménage, quatre enfants.

Le foyer Cachard (il y a un an, la sœur a été sauvagement assassinée, sur les remparts, ce qui a enfoncé d'avantage le foyer dans son écrasement). Trois enfants ; lui est perceur et d'origine tchéco-slovaque ; foyer déjà actif dans l'Association populaire familiale, comme nous allons le voir plus loin.

Enfin, le jeune foyer Nurozik : une petite fille de dix-huit mois ; lui, Yougoslave, peintre de son métier ; elle, au bloc 3 des chèques-postaux (passée depuis quelques jours au bloc 2). Tous ces détails ont leur importance.

Nous apprenons donc au mois de décembre que les quatre foyers que je viens de présenter accueillent un ou deux des cinq enfants de la maman hospitalisée. J'ai appris depuis que Mme Cachard a même repris le travail de ménage de Mme Orłowski.

Pour nous, ce fait revêt une exceptionnelle importance. Non pas seulement à cause de la solidarité humaine qu'il révèle, mais parce que, cette fois, il y a dépassement de gens qui veulent en sortir par eux-mêmes, sans faire appel à l'assistance !

A-t-il déjà une valeur religieuse ? Nous le pensons aussi, sans hésitation, même si ces gens n'en ont pas conscience.

Construire la Cité des hommes sur une fraternité vraie, n'est-ce pas déjà réaliser le plan créateur de Dieu ?

Il faudrait évidemment aller plus loin : évangéliser, c'est-à-dire annoncer Jésus-Christ et son message de salut.

Des faits de ce genre, il y en a beaucoup plus qu'on ne le croit généralement. Encore faut-il les découvrir.

Je pense à cette femme de soixante-dix ans qui habite dans une rue très pauvre, c'est le moins qu'on puisse dire, la rue des B., où, dans certains logements, on s'éclaire encore au gaz. Autrefois, aucune circulation et l'herbe poussait entre les pavés. On perce les remparts, et voilà que, du jour au lendemain, les poids lourds venus de Roubaix, Tourcoing, la Belgique, l'Allemagne l'empruntent. Cette rue étant très mal pavée, les vibrations de jour et de nuit empêchent non seulement les gens de dormir, mais risquent de faire s'écrouler les vieilles masures qui datent de Vauban !

Cette vieille personne parcourt la rue et les deux courées ; elle organise spontanément une pétition en dehors de tout mouvement, ce qui d'ailleurs est regrettable dans un certain sens. Quinze jours après, la rue est macadamisée.

Fait sans importance ? Non pas, car il y a eu des liens créés, des gens qui se sont unis. Dommage que, jusqu'à présent, ce soit resté à l'état informe à cause de l'absence d'organisations ouvrières. Mais on ne connaît pas l'avenir !

Il y a les baraquements de l'abbé Pierre. Leur conception a été tout un poème. Beaucoup de problèmes au début : absence d'eau, d'électricité. Tous ces gens, sept familles comptant plus de 40 enfants, se sont groupés autour de Paul, le dur, terrassier, qui a obtenu de la ville non seulement l'eau et l'électricité, mais aussi le goudronnage de la cour intérieure de cette petite cité en planches. Depuis quelques jours, toute cette population est de nouveau en émoi : elle est prévenue par les pouvoirs publics qu'elle aura à quitter les lieux dans le courant de l'été. Nous savons qu'elle se regroupe à nouveau autour de Paul qui a fait une démarche à la préfecture. Il a été répondu qu'il ne fallait pas s'émouvoir, que ce n'était pas si urgent.

Ces faits, qui ne sont pas uniques, nous révèlent donc qu'existent dans les milieux pauvres des traces visibles de l'action du Seigneur. Est-ce que notre premier souci dans l'évangélisation de ces milieux ne doit pas être de retrouver toutes ces richesses,

d'y reconnaître la présence du Seigneur et, comme nous allons le voir plus loin, d'aider les militants à rejoindre et à intensifier cette action de Dieu ?

B. — COMMENT ALORS NOTRE PASTORALE VA-T-ELLE AIDER LES CHRÉTIENS A VIVRE ET A AGIR DANS LES MILIEUX PAUVRES ?

D'abord, parce que nous sommes convaincus que tout cela est vrai, nous suivons de très près l'action de militants chrétiens, avec autant de respect de leur autonomie de laïcs que d'intérêt à leur action.

Celle de Mireille, au travail, aux chèques postaux ; celle de Madeleine et du foyer Békaut dans les A. P. F.

Nous n'avons pas à faire la découverte à leur place, mais à pousser à fond leurs découvertes, dans les contacts occasionnels mais pourtant assez fréquents que nous avons avec ces chrétiens, et éventuellement au confessionnal, ainsi que dans les révisions de vie. J'écoute et je pose des « pourquoi » ?

Pour Madeleine, la première occasion de contact avec le foyer Cachard, foyer tout à fait prolétaire, fut un événement brutal et douloureux : l'assassinat de la sœur sur les remparts. Celle-ci laissait en effet un tout jeune bébé, fort fragile de santé. Le foyer n'était pas très chaud pour reprendre cet enfant. Madeleine, consultée par un autre foyer de l'immeuble, avait bien l'intention de ne pas se mêler de cette triste affaire. Elle avouera plus tard que ce fut la révision de vie en réunion qui la décida à intervenir. Ce qu'elle fit d'ailleurs d'une façon fort délicate et intelligente.

Le contact était pris. Il allait mener fort loin.

Tout a vraiment débuté à l'occasion d'une cheminée qui tirait fort mal et qui a même provoqué un début d'incendie. Si je n'avais pas peur de faire un vilain jeu de mots, je dirais que c'est l'étincelle qui a déclenché l'incendie.

Madeleine organise donc une pétition dans le bâtiment qui compte une vingtaine de foyers dont la majorité est algérienne. Elle prend contact avec le foyer Békaut et, ensemble, avec le foyer Cachard, ils se rendent au P. A. C. T. avec la pétition.

Non seulement la cheminée fut arrangée, mais l'escalier réparé et le bâtiment remis à neuf.

Encouragé par ce succès, le foyer Cachard commence à sortir de son écrasement. Les contacts se multiplient, s'élargissent. Et voici que, presque spontanément, l'Association populaire familiale va naître.

Il y a beaucoup d'écoles dans le coin, les carrefours sont fort dangereux. Tout le monde en prend conscience. On décide de lancer une pétition pour obtenir des passages cloutés. 401 signatures sont recueillies, par 16 personnes dont le foyer Cachard, le plus convaincu de tous, trois célibataires et deux jeunes filles algériennes.

C'est Andréa, militante de l'A. P. F., qui, connaissant les milieux algériens par son travail, a demandé à Zina, jeune fille algérienne, d'expliquer les motifs de la pétition aux familles algériennes et de recueillir les signatures : toutes ces familles ont signé.

Bien sûr, il faut toujours ramener les militants en révision de vie sur cette grande idée que tout cela, c'est l'Eglise à l'état naissant, même si tous ces gens ne devaient jamais « pratiquer ». Tant mieux s'ils en arrivent à découvrir les sacrements. Je vois maintenant Mme Busson venir à la messe tous les dimanches avec Mme Bekaut. Il ne faudrait pourtant pas aller trop vite en ce domaine. Non seulement on risquerait de plaquer du religieux sur un terrain insuffisamment préparé, mais le fossé est encore tellement grand entre ce monde des pauvres et la société ecclésiale, telle qu'elle se révèle à eux !

C. — QUELLE ATTITUDE PRENDRE, DANS NOS VISITES, DEVANT LES NON-CHRÉTIENS QUAND IL N'Y A PAS DE MILITANTS ?

Très sensible à tout ce qui se voit, le monde, et celui des pauvres tout particulièrement, ne voit-il pas trop souvent en nous uniquement un homme qui s'occupe des enfants, ou le ministre du culte qui fait les enterrements et les mariages ?

Il ne pense pas que la vie des hommes, toute leur vie, puisse nous intéresser.

J'étais étonné la semaine dernière de rencontrer, chez elle, Mme Redon, en pleine matinée. Je la savais en effet employée de maison au C. L. Je lui demandais discrètement de ses nouvelles, de son travail. Elle me répondit qu'elle travaillait maintenant chez W., de 13 à 21 heures, puis ajouta immédiatement : « Pourquoi me demandez-vous cela ? » Je lui expliquai alors

que pour moi, prêtre, le travail était quelque chose de très important, que je comprends toutes les incidences de l'horaire sur sa vie de foyer, surtout du fait que son mari est garçon boucher et qu'il fait plus de 60 heures par semaine, que j'attache énormément d'importance à la vie de tous les jours parce qu'elle a, en tant que telle, une grande importance aux yeux de Dieu. Je savais, la connaissant bien, que je pouvais le lui dire. Et je vis son visage, toujours un peu tendu, crispé et triste, se détendre.

Cela n'a pas été plus loin pour cette fois ; j'aurais souhaité, comme j'essaie de le faire chaque fois que cela est possible, insister sur le *sens du collectif*, à la fois dans le bâtiment qui compte une douzaine de foyers, ou dans la grande filature, lui montrer la nécessité et même la possibilité de se mettre en relation avec d'autres, mais je sais qu'elle n'en est pas encore là.

Malgré l'impatience de notre zèle, il faut savoir accepter que, pendant des années, il n'y ait rien qui bouge. L'un d'entre nous avait qu'il lui avait fallu dix ans de visites pour arriver à ce qu'aujourd'hui huit femmes de l'A. P. F. distribuent mille tracts sur la grève du textile. Ainsi je continue à croire que la visite pastorale désintéressée reste pour le prêtre un des meilleurs moyens d'apostolat. Elle donne une connaissance vitale et expérimentale de la vie des gens : le logement, le travail, le syndicat, le parti politique, le journal.

Avant de pouvoir bâtir, nous devons découvrir et les aider à découvrir leurs communautés naturelles, si petites, si minces soient-elles. On peut ensuite essayer de renforcer ces liens naturels. C'est dans cette perspective, je crois, qu'il faut envisager la visée éducative et persévérante des visites pastorales, avec un cœur, un amour fort, celui-là même du Christ.

Cela ne peut pas être l'œuvre d'un prêtre seul, mais le fruit d'une collaboration fraternelle et désintéressée au sein de l'équipe presbytérale, et même de tous les prêtres d'une ville, d'une région... peut-être même au-delà !

Tel curé de nouveau bloc nous dit qu'il a pu connaître quatre ou cinq militants par recoupement ou par signalement de leurs curés antérieurs.

Comme est dépassée la conception étroite de la paroisse limitée dans l'espace et dans ses objectifs que nous avons connue autrefois !

Le travail de ces visites ainsi orientées, en liaison avec les

militants, me paraît si important que depuis dix-huit ans je m'impose chaque matin, toute affaire cessante, de faire en moyenne deux heures de visites dans le quartier, ce qui suppose une révision sérieuse de notre emploi du temps.

C'est d'ailleurs cette visée primordiale et éducative qui apporte à notre sacerdoce le plus bel épanouissement.

2. — TRANSFORMATION DU MONDE CHRÉTIEN ET DE LA PASTORALE ORDINAIRE

Nos contacts fréquents avec les milieux pauvres nous obligent encore à ne pas perdre de vue combien les milieux chrétiens traditionnels peuvent être un obstacle à leur évangélisation.

Nous devons donc travailler à la transformation évangélique du monde chrétien, mais c'est une préoccupation seconde et la conséquence de tout ce qui a été dit précédemment. C'est dans la mesure où nous aurons un contact vrai et aimant avec les milieux pauvres que nous sentirons l'urgence de ce renouveau et que nous en définirons mieux l'orientation.

Aussi croyons-nous à l'importance d'une pastorale des milieux indépendants et à l'A. C. I. d'une véritable action catholique de milieu qui pousse de plus en plus à l'engagement temporel dans son propre milieu, et à l'évangélisation.

Cette pastorale se fait aussi par la prédication et par les contacts divers.

Un curé reçoit la visite d'un ancien militant d'A. C. I. qui lui dit : « On va s'occuper d'une pauvre de la paroisse. » Pour le faire réfléchir sur sa vie réelle, le prêtre lui répond : « Voulez-vous mettre sur papier le nom de tous les gens que vous fréquentez ? »

Nous avons décidé une fois pour toutes de ne pas détourner les militants de leur véritable mission dans le monde, en les embauchant, par exemple, dans les œuvres paroissiales : kermesses, bibliothèques, A. C. C. et autres mouvements de même genre.

Cette hantise prioritaire du monde des pauvres nous amène ainsi, j'allais dire presque inconsciemment, à renouveler, adapter, aménager toute notre pastorale.

Je ne dirai qu'un mot très rapide — bien que cela me paraisse très important — de l'accueil pour les sacrements, le baptême entre autres et surtout le mariage.

C'est devenu un lieu commun de dire que les fiancés sont très réceptifs, et c'est vrai. L'enquête canonique elle-même bien adaptée, surtout si on connaît un peu les futurs mariés, permet une orientation apostolique certaine. Pour moi, très souvent, quand j'arrive à la question concernant la profession, je pose mon crayon à bille et j'interroge. Presque toujours l'attitude change. Etonnement d'abord. Puis détente. On devient plus naturel, moins guindé, plus loquace. Et je crois que, pour certains, on peut aller très loin, même lorsqu'il s'agit des gens des milieux pauvres.

Par exemple, je pense à Alfred dont la mère avait été entermée civilement. Il n'avait pas fait sa communion. Après l'accueil pour le mariage et l'enquête orientée dans le sens que nous venons de dire, je lui offris mes services pour le cas où il désirerait un jour s'instruire de la religion. Dix-huit mois après, il revint : « Je viens m'instruire » me dit-il simplement. Il fit sa communion le 21 décembre 1962. Je le signalai discrètement à la responsable A. P. F. ; il est devenu maintenant trésorier de la section du quartier.

En viendra-t-il à la Confirmation ? Je le crois. En tout cas, grâce à l'action intelligente de la militante A. C. O., ce jeune foyer, autrefois isolé, est maintenant en contact avec beaucoup d'autres.

Y a-t-il une cellule d'Eglise en gestation ? Oui. Pour moi, c'est certain. Et la promotion collective continue à faire son chemin.

L'ultime conclusion, c'est qu'il m'arrive souvent de remercier le Seigneur de me faire retrouver, à travers eux, sans qu'ils le sachent, sans qu'ils s'en doutent, la pureté et la simplicité de l'Évangile.

Spiritualité

de l'Apôtre d'aujourd'hui

Quelques réflexions, en lisant :
Comme s'il voyait l'invisible (1).

J'avais entendu parler du dernier livre du Père Loew avec un mélange d'approbations et de réserves, celles-ci et celles-là rarement expliquées d'une façon précise, jamais justifiées — au moins à mes oreilles — par une argumentation sérieuse.

J'ouvre donc l'exemplaire qu'un ami m'avait obligeamment prêté — ami du Père Loew et le mien — et les premiers mots que je lis, c'est la dédicace manuscrite de l'auteur. Qu'on me permette de la transcrire ici : « A vous, cher X..., ce livre qui sera peut-être discuté, mais qui est un appel. En toute amitié, J. L. »

Cher Père Loew, non seulement votre livre, je l'ai lu « en toute amitié », mais malgré les réserves, ou plutôt les questions que je pose à propos de certains passages, c'est avec une joie très profonde, celle de l'apôtre (Lc 10, 20) (2), que j'essaie, que nous essayons, d'entendre votre appel.

Car ce retour à l'essentiel, cet « appel » pour que soit en vérité remis à sa place — qui est la première absolument — le Seigneur Jésus, et rien ni personne d'autre, au cœur de toute perspective missionnaire, cela correspond si totalement à ce que préconise l'A. C. O. — et précisément dans la révision de vie ouvrière — que ce ne fut une joie de lire l'ouvrage du Père Loew.

Ce livre, je l'ai lu au retour d'une retraite prêchée à des militants ouvriers qui sont à l'A. C. O., dans le Nord de la France. Non seulement je retrouve dans le « portrait de l'apôtre

(1) Jacques Loew, 240 p., Ed. du Cerf.

(2) P. 238.

d'aujourd'hui » que trace le Père le thème exact de la retraite, mais les textes de saint Paul que cite abondamment l'auteur, ce sont ceux-là mêmes qui avaient fait l'objet de notre réflexion, de notre méditation, de notre prière au cours de cette retraite.

Selon la formule du Père Peyriguière — citée par le Père Loew — « le Christ est encombré d'apôtres qui parlent. Oh ! qu'il a faim et soif d'apôtres qui le vivent ». Et c'est un service immense que rend le Père Loew en axant son livre sur l'essentiel, sur l'invisible. Que servirait, pour être soi-disant missionnaire, de s'adapter tellement à la vie, à la mentalité, au comportement des non-croyants, si on en arrivait à ne plus être strictement des *imitateurs* du Christ, à la manière de saint Paul (3) ? Car, intégré dans le milieu où il vit, l'apôtre doit rester en plénitude « citoyen du Ciel et concitoyen des saints » (4). Et la tonalité générale de l'ouvrage du Père Loew nous propose à satiété un leitmotiv qui ne serait énervant qu'à ceux qui auraient inconsciemment subi une « perfusion spirituelle » (5) : à force d'être *dans* la pâte, le levain risque d'être conditionné par cette pâte. « En diminuant la hauteur des barrières qui le séparaient du milieu qui l'entourait, de ses mœurs et de ses coutumes, l'homme de Dieu peut se transformer jusqu'au jour où il ne reste plus rien en lui de ce qu'il était au départ. Tout semble rester intact, mais l'âme a changé » (6).

Leitmotiv, thème, idée fondamentale, c'est dire que se retrouvera tout au long du livre la même « mise en garde » : ce qui fait le spécifique d'un apôtre, ce n'est pas son adaptation à tel milieu, à telle situation, c'est sa *docilité* au Seigneur Jésus-Christ, le Tout Autre, qui désire apporter au monde un message absolument transcendant, même s'il doit être reçu dans les circonstances concrètes de la vie des hommes.

RÉALITÉS TEMPORELLES ET APOSTOLAT.

En accord total et absolu sur tout ce que l'auteur veut sauvegarder, c'est sur des nuances que portent mes réserves, et cela va paraître des subtilités d'école. Mais plus que des ré-

(3) 1 Co. 2, p. 90.

(4) P. 62.

(5) P. 62.

(6) P. 63.

serve qui s'expriment, c'est un dialogue qui voudrait s'amorcer sur ce que pourraient éventuellement signifier ces nuances.

Le Père Loew écrit à propos des grandeurs et des découvertes du monde actuel : « Mais ces réalités, grandes et belles, même si elles ne sont pas opposées à Dieu, sont naturellement et à niveau d'hommes » (7). Et j'affirme personnellement mon accord, sans réticence.

Le Père Loew n'aurait-il aucune réticence à me donner son accord si j'écrivais : « Mais ces réalités, même si elles ne sont que naturelles et à niveau d'homme, sont grandes et belles, et pas opposées à Dieu » ? Que le Père Loew *ne soit pas en désaccord* avec une telle formulation, je le conçois sans peine. S'il était d'accord sans réticence, je n'aurais rien compris à son livre (8).

De fait, l'originalité de la pensée, quelquefois, se découvre dans le style, et la « proposition subordonnée » a l'avantage (ou l'inconvénient) de voiler (ou de manifester) la concession que l'on fait. Et cette concession, on la fait tout juste pour mettre davantage en valeur ce qui, dans la pensée, est central, fondamental, ce qui est le nerf de cette pensée.

Je ne m'attarde pas à relever des expressions comme celle-ci : « L'homme qui scrute l'invisible doit préserver son regard : le cinéma et l'oraison, la télévision et l'adoration ne peuvent cohabiter dans le même homme, pas plus que les jeux du cirque d'autrefois » (9).

C'est à d'autres phrases — et nombreuses sous une forme précise — que je demande de livrer la pensée du Père Loew.

(7) P. 62.

(8) Cf. *infra* 19, *passim*.

(9) P. 65. En toute vérité, je souligne que l'énormité de ce passage ne me gêne pas. Il serait *malhonnête*, hors du contexte, d'en extrapoler ce qui n'est pas la pensée du Père Loew. De telles affirmations dans le contexte sont inattaquables. Cf. suite de la même page : « Ce ne sont pas des mœurs de coquette de l'âme prenant soin de la fraîcheur spirituelle de son teint. (...) Il faut un choc. (...) La clôture (...) est un signe (...) »

C'est beaucoup plus à propos de certaines astuces de style que je voudrais que le Père Loew dise toute sa pensée. Sinon, le lecteur risque d'y trouver des allusions, et donc il interprétera, peut-être faussement, la pensée.

« Il (l'apôtre) risque de s'y engourdir (dans l'esprit du monde). Même s'il sait s'arrêter à temps, il reste que la vie spirituelle est quelque chose d'exigeant » (10).

« Car si le chrétien doit fuir toutes les dissemblances factices, il porte en lui un « signe de contradiction » plus éclatant que tous ses efforts de ressemblance (...) (11).

On pourrait multiplier les exemples de phrases élaborées sur ce modèle. Cela ne pose pas de problème au sujet de la pensée exprimée dans la proposition principale.

Tout le livre rappelle à longueur de pages les seules ressemblances fondamentales des chrétiens apôtres, celle avec le Maître, et nous avons dit notre accord. Mais tout le livre rappelle non moins fortement les dissemblances du chrétien, celles avec « le monde », qui sont nécessaires et normales.

« La ressemblance se prend au niveau de la rédemption, du drame de l'homme pécheur devant Dieu, non de la participation active aux mouvements temporels » (12). Le Père Loew ajoute aussitôt : « Toutes ces choses ne sont pas négligeables, encore moins méprisables, mais d'un autre ordre. Elles pourront faciliter ou entraver l'accès du Royaume, (tout se tient), mais les prendre pour le Royaume est une abominable confusion » (13).

Ces choses-là, l'A. C. O. aide ses membres à *ne pas* les prendre pour le Royaume ; le Père Loew nous dit qu'elles *ne sont pas* négligeables, qu'elles *ne sont pas* méprisables. Mais, sauf par incidences, il nous en parle très peu, et jamais en positif, pour elles-mêmes.

Je ne suis jamais allé au Brésil (14), ou au Sahara (15), mais j'ai visité, il y a exactement un an, les usines Opel (16) en Allemagne, et il y a un peu plus longtemps, Nowa-Huta (17), la petite équipe de la Mission de France à Kairouan, les banlieues d'Alger, de Tunis, etc.

(10) P. 65. C'est moi qui souligne.

(11) P. 97.

(12) P. 100.

(13) *Ibid.*

(14) P. 164.

(15) P. 37.

(16) P. 60.

(17) Nouvelle cité socialiste, édifiée en Pologne, près de Cracovie, selon les normes de l'univers socialiste.

Spiritualité de l'apôtre d'aujourd'hui

Je me suis demandé à Nowa-Huta si les chrétiens, qui là-bas sont vivants, joyeux, dynamiques, accueillants, rigoureux dans leur foi (18), plutôt que de se battre allègrement pour que soit construite une nouvelle église à la dimension de l'aciérie et de la cité, ne devraient pas chercher à manifester le Seigneur autrement. Près des usines Opel, en Allemagne, j'ai trouvé des équipes de chrétiens qui « reconnaissent » exactement Jésus-Christ tel qu'il est. Pourtant, si je voulais décrire « le portrait de l'apôtre d'aujourd'hui » et non pas seulement fournir à cet apôtre un équipement spirituel, je crois bien que ferait partie intégrante de ce portrait sa manière d'être présent et de se situer à Nowa-Huta, ou dans les usines Opel ; sa manière de faire partie du groupe humain dans lequel il doit témoigner du Seigneur.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes critiques. Je ne fais pas reproche au Père Loew de refuser, de méconnaître ou de mépriser l'enracinement humain de l'apôtre. Je regrette qu'il n'en parle que par incidence et d'une manière tout à fait accessoire. S'il nous présentait un livre traitant des qualités spirituelles et proprement surnaturelles *essentiels* à l'apôtre, je n'aurais aucune inquiétude. Mais, dans un portrait de l'apôtre d'aujourd'hui, j'aimerais retrouver, non pas comme une esquisse et dans l'ombre, mais nettement caractérisés, les traits *indispensables*, bien que non essentiels, de l'apôtre. D'un missionnaire qui serait demain en Chine, je ne conçois pas qu'on puisse se dispenser de préciser ce qui ferait son intégration au peuple chinois. Cherchant à dessiner le portrait d'un apôtre aux Indes, si ce ne sont pas les traits caractéristiques d'une religieuse carmélite aux Indes qui viennent spontanément à mon crayon, mais les traits caractéristiques de l'ancienne présidente nationale de la J. O. C. française, six ans missionnaire laïque là-bas ; aurais-je subi par hasard une « perfusion spirituelle » ? Et pour prouver ma rectitude spirituelle et doctrinale, faut-il obligatoirement prendre la peine d'ajouter que la religieuse carmélite sert éminemment l'œuvre missionnaire, et que la vie spirituelle authentique (de la carmélite ou du missionnaire laïque), c'est cela et cela seul qui est essentiel ?

Il y a deux jours exactement, un aumônier d'A. C. O. me faisait remarquer que, par rapport à une très importante usine de son secteur, où l'action marxiste était menée de main de maître par les militants communistes, les quelques membres de

(18) P. 61.

l'A. C. O. présents dans le secteur avaient besoin tout particulièrement d'un équipement spirituel et doctrinal très intense. Tout à fait d'accord. Mais cela n'épuise pas le problème. Car ces militants chrétiens, pour être véritablement apôtres, ont besoin aussi d'une compétence humaine, d'une qualification de militants ouvriers, de meneurs ou de chefs dans le combat ouvrier ; sans quoi, au plan collectif où se situent l'usine et les courants idéologiques matérialisants, leur vie théologale, la plus intense possible soit-elle, sera sans prise réelle pour modifier les courants qui rendent Dieu inadmissible ou impensable.

Pour employer de nouveau le style du Père Loew (19), j'oserai poser la question suivante : Pour mieux marquer que Jésus-Christ, au plan ontologique, théologal et spirituel, est le *seul essentiel*, est-il honnête de laisser entendre au lecteur moyen que ce qui au plan humain des contingences de l'action paraît *indispensable* est sans grand intérêt ?

Oh ! je sais, beaucoup vont se récrier : Je fais au Père Loew un procès de tendance, je « laisse entendre » à mon tour que l'auteur « serait » malhonnête, lui qui a vécu la vie de docker et écrit dans le livre en question de nombreuses réflexions sur l'intégration de l'apôtre dans le temporel. J'ai lu le livre assez attentivement et avec assez de sympathie pour le remarquer (20).

A la retraite que j'évoquais plus haut, nous nous sommes posé la même question que le Père Loew (21) : « Comment Jésus-Christ rabroué par un chef d'équipe imbécile réagirait-il ? » Nous réfléchissons, et, après diverses remarques, voici ce que déclare l'un des participants, un homme solide, avec un sens du Christ authentique, rigoureux et judicieux dans sa foi assumant ses réflexes humains : « Il y a des moments où il faut non pas être gentils, ni doucereux ; la vraie charité, c'est quelquefois de savoir dire m... » Et l'un des ouvriers présents rétorque avec une spontanéité significative : « Mais c'est que ni moi ni aucun ouvrier ne pouvons lui dire m... » Je reprends

(19) Cf. *Supra* note 10 et 11.

(20) Quelques références (seulement) à ce propos : 79, 100, 103, 106, 123 (citation de *Masses ouvrières* : avril 1959, p. 27. N'attachons pas une importance excessive au fait que trois lignes et demie aient été supprimées dans la citation) p. 125, 153, etc. Mais aussi : p. 65-66, 80, etc.

(21) P. 93.

les questions du Père Loew (22) : « Il pleut, on envoie décharger un camion, la pauvre race de manœuvres y va, habituée qu'elle est à obéir. Va-t-on y aller ? Refuser ? Y aller par amitié pour les manœuvres afin qu'ils se mouillent moins longtemps ? Expliquer ensuite au contremaître pourquoi ce n'est pas bien ? »... Et ce sont les seules questions.

Eh bien ! non. Ça ne devait pas être les seules questions. Seulement, les autres ne sont pas dans la logique exclusivement du message du Christ. Elles comportent une part d'analyse humaine des réalités collectives — sociologiques et historiques — analyse forcément discutable, dont les conclusions ne peuvent être imposées au nom de la doctrine chrétienne ; mais je pense que ces questions devraient être considérées comme indispensables au nom des réalités contingentes. Ainsi, il y a loin de la simple insertion de l'apôtre dans le temporel (23) à l'engagement dans le mouvement ouvrier, qui rendrait possible là charité... de pouvoir dire m... (24).

Je n'ai jamais pensé que le Père Loew prônait un christianisme désincarné. « L'événement m'arrive littéralement comme un présent de Dieu, présent au double sens du mot présence et du mot cadeau. Cet instant présent m'arrive tout porteur de Dieu pour me faire exister, mais il m'arrive aussi enrobé dans une action qui m'est offerte et demandée. Faire son lit ou célébrer la messe, éplucher les légumes ou communier, attendre l'autobus ou faire oraison, à cet instant l'action qui m'est offerte est la présence que prend Dieu dans ma vie » (25). Je remarque seulement de quel type sont les actions du missionnaire citées ici en exemple ; ce type, je le retrouve dans les questions de la page 93. Ainsi, ce qui serait typique du missionnaire ce serait d'être « un homme de Dieu, témoin de son existence et de son amour singulier pour chaque être » (26).

(22) *Ibid.*

(23) Les questions p. 93.

(24) Faut-il prendre de nouveau la précaution de noter que l'engagement n'est pas l'action apostolique ou missionnaire (et je suis d'accord avec le Père Loew, p. 124), qu'il est seulement, au plan collectif, sociologique et historique, considéré comme indispensable pour l'action apostolique dans le monde ouvrier en France, actuellement. Il n'est que cela, mais il est tout cela.

(25) P. 139-140.

(26) C'est moi qui souligne une partie de la citation, alors que le Père Loew souligne l'ensemble. (Cf. aussi p. 127.)

Je ne crois être ni insidieux ni malhonnête en faisant attentivement remarquer ce qui est typique du missionnaire, puisque c'est seulement aux pages 152, 153, 154, que le Père Loew, sans ambages, parle d'un autre type d'action, qui est pleinement et en vérité ce qu'à l'A. C. O. nous appelons *l'engagement*. Mais cela est typique des baptisés, des laïcs, dont un certain nombre font partie de l'Action catholique.

QUI EST « QUALIFIÉ » POUR LA MISSION ?

On a l'impression dans l'ensemble du livre que tout chrétien est, de soi, apôtre. Qu'il soit prêtre, religieux ou laïc. En tout cas, beaucoup de réflexions sur l'intensité, sur l'authenticité de la vie de l'apôtre « à l'imitation » du Christ (27) semblent concerner indifféremment tout chrétien.

Pourtant, l'auteur évoque les derricks des pétroliers du Sahara, et voilà qu'est introduit (28) « un terrain de mission à l'état pur (...) pas mélangé de problèmes politiques, syndicalistes et autres comme ceux que nous connaissons en France, mais (il est) plus angoissant encore, tant le décalage se fait sentir entre le plan des extraordinaires techniques mises en œuvre et le plan spirituel, si ténu ».

Mais le Père Loew nous donne un livre de spiritualité, et la problématique concrète de la Mission retient très peu son attention. Ce qui détermine la Mission, ce n'est pas le terrain, c'est Dieu, ou, si l'on préfère, l'absence de Dieu, à moins que ce soit « l'honneur de Dieu à venger » (29). Ainsi « celui qui a été blessé dans son amour de Dieu (...), moine, il se consacrera plus exclusivement à vivre devant Dieu seul au nom de tous les hommes et pour eux, compensant, rattrapant leur folie ; apôtre, il ira se mêler à la foule pour lui redire sans cesse, par sa vie et par sa parole, le seul essentiel » (30).

A certains passages du livre, on croirait que l'apôtre « affronte un combat (...), de nouveau face à face avec Goliath (31), mais ses armes sont autres, en face de l'incroyance, en face des

(27) P. 9 et ss.

(28) P. 39.

(29) *Ibid.*

(30) P. 41.

(31) P. 17.

richesses (...) pour affronter et guérir la blessure de l'incroyance (32) (...) dans le combat apostolique (33) ». Mais en réalité, « la mission est un mystère » (34).

« Dans ce mystère, « nous ne sommes pas des fils de la « présence », encore que la présence soit nécessaire au monde, nous ne sommes pas des fils de « l'efficacité », nous ne sommes pas des fils de « l'action », nous sommes fils de l'Amour, car fils de Dieu » (35).

« Aller au bal, au cinéma, au syndicat pour le plaisir de la danse, du film ou pour l'extension de la justice envers les ouvriers est excellent, y aller « pour être comme les autres » est une absurdité » (36).

Exprimée en termes très généraux, la pensée du Père Loew pourrait sans doute se résumer ainsi : « Si notre immanence est toute reliée à la transcendance, il en résultera une manière de vivre où insertion et séparation constitueront, aux yeux de tous, le témoignage visible de notre vie » (37). Ainsi l'apôtre créera « un mode de vie original et se posant comme tel : vibrant à toutes les grandeurs du milieu, l'aidant mieux à les détecter, mais tout aussi lucide sur ses misères naturelles, et donnant sciemment et visiblement sa vie pour le guérir de cette misère sans nom qu'est l'ignorance de Dieu » (38).

Ainsi est bien plus mis en valeur ce qui distingue et différencie le chrétien des non-croyants que les ressemblances, bien que soit citée longuement la lettre à Diognète (39). Si bien que dans le contexte des pages 112 à 117, où l'auteur oppose avec vigueur l'empire des ténèbres et l'empire de la lumière, on est presque étonné de lire : « (...) partout où est une vérité et un homme qui cherche à faire coïncider sa vie avec la vérité, c'est un jalon pour la venue de la Grâce, c'est le Christ aussi qui est présent » (40).

(32) P. 18.

(33) P. 19.

(34) P. 13, 19.

(35) P. 86.

(36) P. 97.

(37) P. 106.

(38) *Ibid.*

(39) P. 107.

(40) P. 114.



DE NOUVEAUX TYPES D'HOMMES CONSACRÉS A L'APOSTOLAT.

Cependant « trois appels du Seigneur aux siens se détachent qu'il importe, avec l'aide de la théologie, de distinguer : l'appel du baptême, celui des Conseils évangéliques et l'appel au Sacerdoce. Ils permettent (...) à chacun de situer son propre rôle et sa manière propre d'annoncer à ses frères le vrai destin de l'homme » (41).

Ainsi il semblerait que le travail apostolique, que l'action missionnaire concernerait bien, à sa manière propre, chacun de ces trois groupes d'hommes.

Le laïc, par le baptême, « est chargé d'annoncer le Royaume de Dieu à ses frères » (42). Hommage est rendu à l'Action catholique qui a rappelé que le chrétien est « annonciateur de la Bonne Nouvelle par toute sa vie » (43), ayant reçu également « la mission humaine (...) de la construction du monde » (44).

« Le second appel (...) vient préciser un chemin : une pauvreté plus effective, une chasteté plus radicale, une obéissance plus organisée y sont proposées, mais toujours en vue du même but (45). Par là, celui à qui ce second appel a été adressé (...) devient, dans le monde, témoin de l'invisible (46), il pourra faciliter l'accès du Royaume à d'autres (47) ».

« Le sacerdoce est dans la ligne d'une fonction (au sens de service) (48). Par son sacerdoce, le prêtre est « qualifié » pour la tâche missionnaire » (49).

Ces trois appels sont différents mais complémentaires. « L'attitude missionnaire n'est le monopole de personne : elle est le fait de tout baptisé, du consacré, du prêtre (50). Mais le temps des recherches n'est pas terminé (...), il semble se préparer

(41) P. 149.

(42) P. 152.

(43) *Ibid.*

(44) P. 153.

(45) P. 155.

(46) P. 157.

(47) P. 158.

(48) P. 159.

(49) P. 160.

(50) P. 161.

dans l'Eglise de nouveaux types d'hommes consacrés à l'apostolat (...). Ni militants d'Action catholique (...), ni prêtres (...), très proches des militants, par leur vie à l'usine (...), très différents d'eux par la consécration de leur vie à Dieu dans la chasteté (51) (...) », très proches aussi des prêtres, mais pour être davantage au cœur des masses, « ministres de l'Evangile, sans le ministère quotidien proprement dit » (52).

Tout cela est parfaitement recevable. On peut être d'accord ou non sur ces « nouveaux types d'hommes consacrés à l'apostolat ». Certains cherchent dans une ligne analogue, avec des critères différents. C'est affaire d'option. Ces choix, dans la mesure où ils sont approuvés par l'Eglise, sont respectables.

Pourtant, réfléchissant rétrospectivement sur les pages précédentes du livre du Père Loew, je découvre le sens et la source d'un certain malaise que je ressentais tout au long de cette lecture. Beaucoup, sinon la plupart des affirmations du Père Loew concernent, sans doute, ces « nouveaux types d'hommes consacrés à l'apostolat dans le don spécial de leur vie à Dieu par la chasteté ». Que ces apôtres-là manifestent certaines ruptures avec le monde où ils s'intègrent, cela se comprend. Mais ceux qui, d'avance, providentiellement, ni prêtres ni consacrés à Dieu, mais mariés, pères de famille, sont, par nature ou historiquement, concitoyens des ouvriers d'Opel, ou des derricks du Sahara, quelles ruptures doivent-ils faire, quelles ruptures peuvent-ils faire, quelles ruptures ne doivent-ils pas faire ? Ou plutôt, ces ruptures, en quoi, pour eux, peuvent-elles bien consister ? Et pour eux (dont j'ai rappelé ce que dit le Père Loew, p. 153), que signifient ces lignes : « Si nous présentons le Christ au milieu de tout un assortiment d'articles, du social, du politique, de l'art, de la littérature, du cinéma, comme c'est le cas des magazines illustrés, cette présentation même le détrône de son rang d'Unique Seigneur et contredit tout ce que nous pourrions affirmer de lui (...) » (53).

Il reste au Père Loew à nous dire si des chrétiens, simplement laïcs, seulement baptisés, mais pleinement et totalement « engagés », peuvent être, *en vérité et concrètement*, des apôtres en plénitude pour la Mission auprès de nos croyants. Comment peuvent-ils l'être sans tricher aucunement avec le Christ ?

(51) P. 162-163.

(52) P. 163.

(53) P. 66-67.



Malgré les réserves émises ci-dessus, l'apôtre écoutera, je l'espère, l'appel précieux qui lui est lancé d'être « comme s'il voyait l'invisible », de manière à « établir la mission à l'altitude voulue » (54).

Dieu a besoin de « prophètes : non pas de gens qui sont au courant du sens de l'histoire pour demain ou après-demain, mais qui, aujourd'hui, demain et après-demain — quand ce sera vraiment demain et après-demain — parlent de Dieu aux hommes, et savent parler de la crèche, de la croix, du pauvre qu'est le Christ, capables de le dire au riche qui ne connaît pas cette ressemblance, et aussi au pauvre qui doit le respecter en lui-même » (55).

Mais, pour affirmer l'essentiel, c'est-à-dire : « L'apôtre, où qu'il soit, en usine ou ailleurs, c'est le témoin de Dieu, le prophète, l'envoyé de Jésus-Christ » (56), est-il nécessaire d'écrire : « L'apôtre n'est pas un ouvrier de plus dans l'usine (...), il n'est pas un militant de plus, c'est la spécialité admirable des syndicalistes » (57).

Pour mieux sauvegarder sa divinité, certains ont affirmé que Jésus-Christ n'était pas un homme !

Mais cela n'est qu'une analogie avec notre propos.

R. P.

(54) P. 218.

(55) P. 236-237.

(56) P. 237.

(57) *Ibid.*

VATICAN II

troisième session

1. — Le Concile reprend.

En ce début de septembre, les évêques reprennent des quatre coins du monde la route qui conduit à Rome.

La troisième session va s'ouvrir. Le Concile reprend !

A vrai dire, il avait continué. En silence, presque dans le mystère, les « Pères », aidés de leurs experts, n'avaient cessé de travailler dans les diverses commissions, cependant que les chrétiens se demandaient ce qui se préparait ainsi dans le secret.

Le chrétien moyen — prêtre ou laïc — a le sentiment que nous arrivons, maintenant, aux grandes heures du Concile ; aux heures décisives ! Car les Pères vont être appelés à voter les schémas déjà discutés, notamment sur l'Eglise, l'Épiscopat, etc.

Et puis, d'autres vont venir en discussion : schéma, ou décret, sur les laïcs. On sait combien les conceptions divergent. Combien les théories s'affrontent ; les uns redoutent la cléricatisation des laïcs ; d'autres craignent que les mouvements apostoliques soient désincarnés ; les derniers, dont nous sommes, espèrent qu'on ne confondra pas les tâches d'évangélisation avec les tâches de civilisation et que l'on ne définira pas l'action des laïcs (membres vivants de l'Eglise) et du laïcat (mouvement organisé de chrétiens participant à la mission de l'Eglise) en termes d'action temporelle : économique, sociale ou politique.

On s'interroge, plus encore, sur le fameux schéma 17. Il ne fait pas de doute que les uns craignent de voir les pères adresser au monde une nouvelle leçon de morale sociale en un langage trop général, abstrait, ecclésiastique qui ne serait pas entendu. Les autres espèrent leur voir trouver le secret d'un message qui irait droit au cœur du monde parce que, à la manière du bon Pape Jean, ils communiqueraient à ses grandes aspirations.

Loin de nous la prétention d'en remonter à nos évêques ! Mais qu'ils nous permettent de leur offrir quelques témoignages où ils pourront entendre comme un écho des craintes et des espérances que nous venons d'évoquer.

Le premier de ces textes émane d'un groupe de militants ouvriers, qui, au cours d'un échange, ont couché noir sur blanc ce qui leur tenait à cœur.

Le second contient les réflexions spontanées d'un professeur d'histoire dans un lycée de l'Etat.

Le troisième est constitué par quelques notes, brefs échos d'un échange entre aumôniers.

Puisse la lecture de ces pages inviter tous les lecteurs et amis de *Masses ouvrières* à prier le Seigneur, avec ferveur, afin que son Esprit trouve dans le collège épiscopal un instrument parfaitement docile à ses inspirations !

2. — La présence active de l'Eglise dans le monde ouvrier en construction. Un groupe de militants ouvriers.

D'abord trois faits :

1. « Dans ma commune, j'ai pris la direction de l'action pour préparer le meeting contre la force de frappe. Le Comité comprenait les conseillers municipaux (liste communiste), les militants du P. C. et de la S. F. I. O. ; tous des mineurs ou retraités mineurs. Je me trouvais beaucoup plus à l'aise avec eux que dans les autres milieux, à cause des nombreuses valeurs vécues ensemble (sens de la promotion collective, don de soi pour la collectivité, simplicité, etc.). Les chrétiens de cette commune (peu nombreux), tous absents à cette commune, ne pensent qu'à sauver leur âme, n'ont qu'un sens individuel, n'ont été habitués qu'à l'aumône : de bons bourgeois ! Ici l'Eglise est bien absente du monde moderne. »

2. « Le Comité syndical départemental, dont je fais partie, est composé en immense majorité d'athées. Même chose : les mêmes valeurs vécues par tous. Or ces mêmes militants se méfient de tout ce qui vient de l'Eglise ; ils l'ignorent totalement dans la vie pratique ; et tout ce que fait l'Eglise, c'est pour assurer sa domination dans le monde. Ils citent sans arrêt le passé : guerres de religion, attitude devant la classe ouvrière et actuellement en Espagne, etc. — L'Eglise est ici en dehors d'un monde qui se bâtit. »

3. « Au cours d'une grève de mineurs, il y a eu évangélisation collective pour la première fois, à cause de :

— l'engagement à fond des chrétiens dans l'action (ceux de l'A. C. O. et ceux catalogués comme chrétiens par la C. F. T. C.) ;

— la prise de position immédiate de l'évêque et des différentes communautés d'Eglise ;

— l'ensemble des valeurs vécues ensemble par les croyants, les indifférents et les athées, et dans la même action et le respect mutuel. »

a) *Eglise et monde en général.*

L'Eglise doit être :

Une une seule âme.

Sainte foyer de conversion.

Catholique tournée vers tous.

Apostolique missionnaire.

S'ouvrir au monde à sauver, tel qu'il est aujourd'hui, avec ses caractéristiques propres. D'une part, développement des sciences, techniques, communications, abondance, confort-socialisation. D'autre part, misère (faim), pauvreté, asservissement, transplantation, mélange de populations, de races..., anonymat, oubli de la personne. L'Eglise doit faire connaître sa réponse aux problèmes d'aujourd'hui, de manière qu'elle soit bien la lumière.

L'Eglise des pauvres et des ouvriers. La pauvreté est une question de vie ou de mort pour l'Eglise : sans elle, elle perdra le monde ouvrier. Pour livrer le message du Christ, elle doit passer aux actes. On en est loin à l'heure actuelle : richesses, cérémonies, édifices, coutumes, etc. Loin de son origine toute trempée dans la pauvreté (incarnation, crèche, croix...). Elle est — de ce point de vue — tout le contraire de ce que son chef, le Christ, avait voulu qu'elle soit.

b) *Problèmes concrets à aborder.*

Plusieurs principes :

— être pratique à la manière de Jean XXIII, sans tomber dans le temporel ;

— ne pas oublier qu'au-delà de la charité il y a la justice. Un exemple : en finir avec les aumônes pour le tiers-monde,

pour bâtir des structures, des lois nationales et internationales qui permettent aux pays riches de promouvoir les peuples sous-développés.

Le monde aspire à une certaine plénitude de vie, aspire à la justice-liberté-paix-solidarité-unité. L'Eglise se doit d'abord d'analyser concrètement la situation pour en dégager les valeurs à promouvoir. Cette ouverture, cette présence au monde, pour être réelle, doit nécessairement se traduire dans l'attitude de tous ses membres et cela requiert de sa part un regard lucide sur la qualité de cette présence : engagement temporel, responsabilités personnelle et collective de l'apostolat, distinction des plans. Il faut que les laïcs, dans l'ensemble, soient mieux reconnus comme membres du Corps du Christ. Il ne s'agit pas de considération, mais que les laïcs, dans les différents milieux de vie où ils sont partie prenante, ne soient pas considérés comme quantité négligeable. Ils ont, là où ils sont placés, une compétence propre. C'est par les laïcs que l'Eglise peut être au cœur des problèmes du monde moderne. Le clergé est là pour rappeler sans cesse les valeurs évangéliques à respecter, à faire découvrir au monde. Mais si l'on veut des chrétiens adultes, l'Eglise, par son clergé, n'a pas à dicter de conduite à tel ou tel de ses fidèles, mais à leur faire voir où est leur responsabilité de chrétien et ce à quoi leur titre de chrétien les engage.

Le baptisé a une fonction sacerdotale, il fait partie du monde des prêtres, il a sa responsabilité de prêtre (comme tout instituteur est responsable de sa corporation, etc.) ; tout baptisé a donc droit de *voir*, de *comprendre*, de *dire*... non pas *droit*, mais *devoir*.

c) *Aveux de l'Eglise.*

La première générosité de l'Eglise serait de reconnaître ses erreurs passées et actuelles (1).

Ne devrait-elle pas en finir avec ses organisations propres aux chrétiens : les ghettos et les formes soi-disant neutres, mais pratiquement para-chrétiennes ? Sinon l'Eglise vivrait repliée sur elle-même et ne serait plus dans le monde (2).

(1) A plusieurs reprises Jean XXIII et Paul VI l'ont fait avec un grand souci de vérité, ainsi que les Pères conciliaires (N. D. L. R.).

(2) Les auteurs de cette note sont visiblement préoccupés du respect et de l'autonomie des institutions temporelles, comme on pourra en juger un peu plus loin.

Les chrétiens, depuis des générations, ont été habitués à vivre en milieu fermé sous la conduite (et même le commandement) de leurs prêtres ; ils ont pris l'habitude d'obéir aux ordres, de faire telle ou telle chose sans chercher si elle était bonne ou mauvaise, mais pour faire plaisir au curé et pour faire tourner la paroisse financièrement (écoles libres, centres aérés), et, ce faisant, ces chrétiens restent à côté du monde. Loin d'être le levain dans la pâte, ils sont coupés des non-chrétiens qui ont pris l'habitude de juger, à travers eux, tous les chrétiens et l'Eglise. Quand un chrétien veut être présent au monde et donc agir avec les non-chrétiens pour faire passer l'esprit du Christ dans leurs réalisations, il fait d'abord figure de faux frère et doit faire ses preuves de loyauté pour être admis ; encore sera-t-il souvent regardé comme une exception ou un original plus que comme frère du Christ. L'ensemble des chrétiens ne comprend pas les militants chrétiens engagés avec les non-chrétiens. Ces militants sont souvent écartelés entre l'incompréhension de leurs frères chrétiens (y compris le clergé) et la suspicion de leurs frères non-chrétiens.

L'homme, en évolution vers une forme plus parfaite de la société, cherche la paix, une entente profonde, une solidarité vraie, une culture humaine, l'ouverture totale d'esprit, la tolérance, la compréhension, la fédération des efforts malgré la diversité, une profondeur spirituelle, une volonté d'approfondissement, en dehors de toute publicité factice, de tout recrutement, de toute parole plus ou moins comminatoire.

« Un des drames essentiels du christianisme tel qu'il s'est développé dans l'histoire, c'est que les laïcs n'ont pas rempli leur tâche. Peut-être ce drame d'ailleurs n'est-il que la conséquence d'un autre, à savoir que les clercs n'ont pas plus rempli la leur. Les clercs devaient former les laïcs ; ils ne l'ont pas fait suffisamment. Puis, faute de laïcs formés, ils ont voulu les suppléer et ils l'ont mal fait. D'où de nombreuses déviations. »

d) Rôle de l'Eglise dans le monde.

D'abord, il faut que l'Eglise ait une pastorale réaliste pour préparer des chrétiens adultes et qui soient vraiment laïcs, c'est-à-dire respectueux de tous les hommes, croyants ou non, de toutes les organisations et de tous les pays. Qu'elle prêche à temps et à contretemps le devoir de bâtir le monde (sans passer sous silence la fin du monde et le retour du Seigneur à préparer).

Un exemple : c'est un devoir pour les chrétiens d'être présents partout où une action pour la paix vraie et durable est engagée, même et surtout avec les non-croyants.

L'Eglise doit veiller jalousement sur la pureté de sa mission spirituelle, sur sa transcendance ; il ne lui revient pas de fournir les techniques de construction, mais d'indiquer les bases qui permettront aux hommes d'atteindre leur destinée éternelle.

Il faut donc que l'Eglise respecte l'autonomie des institutions humaines tout en suscitant, de par la présence personnelle et collective de ses membres, toutes les valeurs de générosité, de solidarité, afin qu'elles deviennent des valeurs d'amour.

Il y a une humanité en devenir ; tout le monde est en évolution vers le Christ total... Il semble que le plan religieux et évangélique doit être considéré et interprété non pas sous une forme passive et dans un sens restrictif, mais dans sa forme active et dans toute sa plénitude, comportant l'amour de Dieu et du prochain avec toutes ses exigences.

e) *Formation pour tous.*

Si l'Eglise se veut être l'Eglise des pauvres, il est souhaitable que la formulation du schéma soit intelligible pour la masse qui, dans sa grande majorité, n'est pas composée d'intellectuels.

3. — **Sur le schéma 17 : Réflexions d'un professeur d'histoire dans un lycée.**

Un schéma 17 devrait, semble-t-il, s'adresser d'abord à tous les hommes. Il leur expliquerait que les chrétiens sont des leurs, solidaires de leur destin et épris du même idéal de progrès matériel, intellectuel et moral qu'eux, que l'Eglise visible n'est, somme toute, qu'un service public à leur disposition, une voisine dévouée plutôt qu'une « mère compatissante ». Il devrait ensuite s'adresser à tous les chrétiens, il leur rappellerait leur unité visible et leur garantirait la volonté sincère de l'Eglise catholique d'abandonner ce qui, dans sa manière de voir et d'agir, se trouve encore marqué sans nécessité par ses origines antiques, son expérience médiévale, son implantation européenne et sa centralisation romaine. Il devrait enfin s'adresser aux catholiques comme une règle d'action ; il leur

enjoindrait notamment de renoncer à fonder l'influence de leurs Eglises locales sur des systèmes politiques dont la religion serait un des rouages, Etats cléricaux ou Eglises étatisées.

Nous nous sommes bien assez déconsidérés aux yeux du monde par notre irréalisme (notre angélisme) doctrinal et le verbalisme qui en est le support, pour que s'impose aujourd'hui la nécessité d'être clairs et précis, concrets et actuels. Lorsque le contexte humain envisagé sera manifestement dépassé par une réalité différente, l'Eglise devra procéder à une nouvelle mise à jour — et j'aimerais que Vatican II formule un vœu en ce sens ! Il va falloir dorénavant marcher au pas même du monde, renoncer à la trop célèbre « prudence ecclésiastique », combinaison subtile d'obstination et de timidité, qui a fait de l'Eglise latine la grande absente du monde présent. Les uns s'irritent, les autres se réjouissent de ce qu'il lui ait fallu un bon siècle pour se faire à l'idée de l'évolution des espèces (celle-ci, envisagée dans ses grandes lignes, sans option pour telle doctrine particulière, évidemment) ; beaucoup ont du mal à comprendre, et beaucoup refusent de comprendre qu'il lui ait fallu le même délai pour réaliser l'existence du prolétariat et de ses vastes problèmes (il n'est, par contre, que juste de constater qu'elle a vite saisi la question du sous-développement ainsi que la notion de coopération internationale si différente de la « charité » à sens unique traditionnelle) ; je me demande combien de temps encore il lui faudra pour faire mieux que « tolérer » la démocratie laïque et aussi pour admettre que bien des œuvres humaines, bonnes et nécessaires, se réalisent en dehors d'elle, car son universalité n'est qu'une aspiration, non une réalité...

Il faudra prouver au monde que l'Eglise s'efforce de ne rien ignorer de ses légitimes préoccupations, et aux non-chrétiens qu'elle admet qu'ils ont, jusqu'ici, frayé souvent sans elle (et contre elle, l'avouera-t-elle ?) un grand nombre des voies qui débouchent sur ce que la civilisation actuelle a de meilleur.

La surpopulation et la sous-exploitation de vastes régions de la terre avec leurs tristes conséquences que des siècles auront du mal à effacer, le danger, désormais installé à demeure dans le monde, de guerre scientifique (nucléaire, bactériologique, chimique, etc.) et de destruction de l'espèce, l'affrontement planétaire des races, l'avenir incertain du travail et des loisirs résultant des progrès certains de l'automatisation, l'adaptation de

la conscience au confort et le progrès assuré du matérialisme, etc., on n'en finirait pas ! Il apparaît là, côte à côte, des tâches d'Eglise et des tâches profanes, ces dernières, évidemment, sollicitant le concours des catholiques en tant qu'hommes du monde aux côtés des autres hommes, et leur zèle tout spécial en tant qu'hommes de Dieu qui tentent d'agir à la manière de Dieu. Il saute aux yeux qu'un effort intellectuel doit être accompli au sein de l'Eglise pour revoir certaines de ses conceptions qui, sans nécessité évangélique, la rejettent hors du monde et aggravent l'opinion généralement répandue qu'elle est un poids mort et un frein au progrès ; puis-je mentionner ici, à titre d'exemple, l'irritant problème du contrôle des naissances, et rappeler que des positions de principe qui ont paru autrefois intangibles ont été un jour abandonnées, telles que l'interdiction du prêt à intérêt, de la dissection des cadavres humains, du métier de comédien... et, plus récemment, une conception très individualiste du droit de propriété ?

Rien qui n'ait un rapport avec sa mission : qu'elle ne fasse pas, notamment, de technique ! Mais qu'elle insiste sur les vérités et les valeurs religieuses que la technique menace de placer sous le boisseau si nul n'y prend garde : le Royaume de Dieu, la Parousie, la Charité (la vraie !), la dignité humaine (les futurs parias ne seront-ils pas les imbéciles, les inaptes ?), le sens de la souffrance, la présence divine dans les mécanismes cosmiques, nucléaires, biologiques, etc. Qu'elle se souvienne que si ses devoirs ont un objet beaucoup plus élevé que ceux des autres institutions humaines, cela ne lui est pas un titre à dominer, mais seulement à servir et à collaborer !

Il est clair qu'un Français qui, dans son moelleux fauteuil, peut s'offrir le haut luxe d'être « coextensif au monde », comme dit le P. Teilhard, au moyen de sa T. V., ne peut pas avoir des aspirations semblables à celles de l'Hindou qui, méditant le ventre creux, cherche à s'évader vers le Tout et le Rien ; l'un subit la vie comme un châtiment et s'exerce à l'indifférence, l'autre jouit de la vie comme un bienfait et s'enfonce dans le confort. De ces attitudes extrêmes, que déduire, sinon que l'éventail des « grandes aspirations » humaines est bien ouvert ! Que le choix des meilleures est difficile !

Dans les pays de tradition chrétienne, assez développés pour avoir le loisir d'« aspirer » à quelque chose, on désire la paix, la sécurité économique, la liberté, la justice, le progrès

matériel continu, l'ordre social (conçu dynamiquement)... On y ressent le besoin d'une règle morale stable et indiscutable, basée sur des notions comme la solidarité, la modération, excluant toute démesure, notamment toute négation de la réalité humaine, tout angélisme.

Le christianisme est-il un humanisme ? Doit-il se mettre à l'école de son époque et en subir l'empreinte au point de mettre ensuite des siècles à s'en défaire, comme on l'a déjà vu mal se dépêtrer de la séduction de l'Empire romain, et, plus tard, des liens de la féodalité ? Doit-il, à l'opposé, se situer hors du temps et continuer de faire figure d'inadapté ou de retardataire ? Il faut de plus puissants cerveaux que le mien pour décider sur ce sujet.

Que l'Eglise définisse son rôle avec humilité, dans un esprit de service et sans mots déplacés. Les non-chrétiens ne font pas que le mal, les catholiques ne font pas que le bien. Des civilisations qui n'ont pas encore reçu le Christ mais qui recèlent néanmoins d'authentiques valeurs humaines prendraient fort mal toute « leçon » que l'Eglise voudrait leur donner. L'Eglise donne le Christ, mais pas de leçons de conduite ! Le christianisme n'est pas un moralisme !

Le rôle de l'Eglise dans le monde n'est-il pas de témoigner de la réalité de l'amour de Dieu, en dépit du démenti des apparences, et d'enseigner la voie qui permet d'aller à la rencontre de cet amour ? Par sa « diplomatie », elle tâche, en tous lieux où c'est possible, de s'assurer une position matérielle et juridique qui lui permette de le jouer. Rien de neuf en cela, et ce jeu diplomatique a souvent absorbé le meilleur de ses énergies, mais il faut renoncer maintenant aux positions de puissance, à la cléricatisation de l'Etat par exemple ; il faut fixer une morale de ce jeu et décider, entre autres choses, si la Croisade reste un moyen licite ou non de défense des positions acquises. Il faut en faire tout autant en ce qui concerne l'emploi des innombrables moyens d'action de l'Eglise et des catholiques sur le monde ; ainsi, ferons-nous notre publicité scolaire en jetant le discrédit sur les établissements de l'Etat et en exerçant des pressions sur la conscience des parents catholiques ? Soutiendrons-nous nos partis politiques du haut de la chaire et en proférant d'obscurs anathèmes propres à jeter le trouble dans les âmes ? etc.

L'Eglise renonce-t-elle à dominer ? Accepte-t-elle de se con-

sidérer simplement comme l'une des grandes forces qui travaillent au bien du monde et non plus comme la seule ? En cas de réponse négative, mieux vaudrait renoncer à ce schéma !

L'Eglise ne se fie pas aux hommes ; admettra-t-elle cependant qu'il se fait beaucoup de bien en dehors d'elle ? Peut-être, mais sera-ce de bon cœur ?

L'Eglise veut-elle (peut-elle) se solidariser avec ce qui n'est pas elle ? Sans qu'il soit question de se solidariser avec un ordre économique, social, politique et culturel donné, comme par le passé, et de s'exposer au risque de chuter avec lui, ne devrait-elle pas s'exercer à la collaboration avec tout ce qui, à chaque phase de l'histoire, œuvre dans un sens humanitaire ? Il est net en tout cas qu'elle doit se situer résolument dans une perspective de service en renonçant à de vieux rêves bien dépassés et déplacés.

Le monde attend une Eglise-référence, manifestation discrète et éclatante à la fois de l'absolu au sein du relatif. Il veut bien que l'Eglise jette son « regard exigeant » sur elle-même, mais qu'elle ne prétende point à régenter les nations, car ses enfants s'y mêlent à ceux des autres et aux enfants de personne, ils n'y sont pas seuls comme jadis dans la « chrétienté » médiévale. Son « regard » doit l'informer, rien de plus ; elle s'en trouvera davantage en mesure de lancer judicieusement les siens dans l'aventure humaine, de préférence aux postes où il y a à servir, non à morigéner. Elle est, n'est-ce pas, le levain dans la pâte, non la pâte, elle n'est pas seule dans le pain !

4. — *Simple notes au cours d'un échange entre prêtres.*

Il paraît souhaitable que le texte du schéma 17, constatant les déficiences des chrétiens et les reconnaissant, soit adressé à tous les hommes pour les inviter à construire ensemble un monde plus humain. Ceci suppose une saisie des valeurs du monde. Ce serait donc un regard de « reconnaissance » et de « communion », non pas une déclaration « normative ».

Ce regard de communion embrasserait tous les hommes de bonne volonté... Le monde reproche à l'Eglise de trahir des valeurs auxquelles il croit, qu'il estime. Ce genre de regard dépasserait les problèmes (par exemple, celui de la faim) pour être attentif aux personnes (ceux qui ont faim).

Ce regard serait optimiste et donc vigilant par rapport à ces valeurs. Il serait religieux (regard de foi) pour annoncer la Bonne Nouvelle ; un regard profondément humain parce que chrétien... Il serait miséricordieux et plein de pitié pour ceux qui sont broyés.

« Il faut revoir notre manière de sentir » (Paul VI à Bethléem). Un tel regard devrait être universel. On regarde souvent un point particulier, une tranche seulement d'humanité (travail, logement, faim, inculture). En fait, la moitié des hommes sont écrasés par un ensemble de situations et de conditions.

Ce regard serait évangélique, faute de quoi le message envisagé serait un enseignement social en termes acceptables peut-être pour le monde athée ; mais, en fait, un tel message proposerait à leurs yeux un type de société humaine parmi d'autres. Ce message devrait être plus qu'une encyclique sociale conciliaire, préconisant un bon ordre social chrétien : il devrait révéler le visage de Dieu et de son amour sauveur.

Il répondrait à quelques aspirations fondamentales et s'attacherait à quelques points majeurs.

Le monde des pauvres. Ils ont peu de moyens de s'exprimer. Il n'empêche que leurs richesses sont réelles : solidarité, délicatesse, aspiration profonde à être respectés, considérés, à prendre leurs responsabilités. Même devant les chrétiens, ils se sentent en état d'infériorité. Les pauvres demandent de leur part une attitude cordiale, compréhensive ; qu'ils soient, eux, les pauvres, considérés avec toutes leurs possibilités, aimés comme ils sont : « On fera alors ce que vous faites pour être dignes de votre amour » (réflexion de pauvres à des militants).

S'ils se sentent aimés et compris, les pauvres témoigneront aux chrétiens et à l'Eglise entière d'un esprit évangélique : ils ne sont attachés à rien, ils n'ont rien à perdre, mais sont prêts à tout donner, tandis que les chrétiens sont trop souvent bien « assis » ; bien installés, ils comptent avec leur avoir et cherchent à le conserver.

Les non-chrétiens et les non-catholiques attendent maintenant des actes. Les déclarations ne leur suffisent pas. Les pauvres sont pour nous comme un aiguillon, une pressante exigence. « J'aimerais, disait un athée, après *Pacem in Terris*, des témoignages-choc dans ces sens et que l'Eglise fasse appel à des témoins dans la ligne des aspirations des pauvres. »

Le sens de la vie. Il semble que l'axe commun aux aspirations de tous les hommes d'aujourd'hui soit le suivant : donner un sens à leur vie, à leur existence. Cette aspiration est accentuée de nos jours à cause de deux réalités :

— le progrès et le développement des sciences et des techniques (que représente la menace atomique pour les hommes dans leur conscience ? 40 000 bombes sont construites, 10 000 suffiraient pour tout détruire !) ;

— l'explosion démographique.

Or, ces deux réalités-là ont une grande répercussion sur l'ensemble des hommes et sur leur existence. Cette situation moderne pose le problème du sens de l'Existence des hommes. « Pourquoi sommes-nous là, sur cette terre : Où allons-nous ? Où va l'histoire ? Que représente la mort des individus et de l'humanité ? Que valent les réponses données : la révolte, l'absurdité, l'espérance ?... »

Cette recherche sur le sens de la vie est valable pour les personnes démunies comme pour les personnes nanties. Pour les unes autant que pour les autres, il faut toujours rejeter les solutions d'assistance et opter pour celles de promotion personnelle et collective.

Ces aspirations comportent plusieurs éléments qui doivent trouver leur place dans une synthèse qui exprimera ce sens de la vie. On relève en particulier :

— Le respect de la conscience humaine et de sa liberté ;

— l'unité dans la paix et la concorde entre les personnes vivant au sein des diverses communautés (familiale, nationale, internationale) ;

— le désir du bonheur par la libération de toutes les causes de misère et d'angoisse (exploitation sociale, politique...) ;

— la volonté d'être reconnu, respecté et aimé en tant que personne humaine ;

— la volonté de prendre ses responsabilités, de réaliser sa vocation en liaison avec les autres personnes au sein des divers corps intermédiaires et compte tenu de la socialisation.

Il est hautement souhaitable que le Concile reconnaisse la valeur des efforts humains universels pour instaurer plus de justice ; la valeur de l'« idéal » des athées qui se réclament de

la raison et de la « loi naturelle » ; également, la valeur de la foi des croyants qui adorent Dieu tel qu'il leur a été enseigné... ; qu'il rappelle aux chrétiens l'important devoir de collaborer avec le meilleur d'eux-mêmes à la construction du monde !

Qu'il reconnaisse aux laïcs et au laïcat son rôle irremplaçable dans l'évangélisation de « ceux qui sont loin » !

L'AVENIR DES FILLES DU MILIEU POPULAIRE

Une enquête de la J. O. C. F. (1) auprès des filles du milieu populaire encore à l'école fait ressortir comme phénomène majeur l'incertitude dans laquelle de nombreuses filles se trouvent placées relativement à leur avenir. Plus du tiers des jeunes filles interrogées ne savent pas ce qu'elles feront l'année suivante : les unes ont l'intention d'interrompre leurs études (20 %), et la plupart du temps sans les avoir terminées (15 %), les autres ne savent pas encore si elles continueront ou non leur scolarité.

Le problème de leur avenir, pour les filles du milieu populaire, se pose en termes tout différents du même problème pour les garçons. Ceci tient d'abord au fait que la répartition des-emplois n'est pas du tout la même pour l'un et l'autre sexe sur le marché du travail. Les statistiques de population active font apparaître, pour l'ensemble de la population active de cadres moyens, employés, ouvriers et personnels de service, la répartition suivante pour 1 000 salariés :

	Hommes	Femmes	Total
Cadres	67	39	106
Employés	95	100	195
Ouvriers	471	138	609
Services	17	73	90
Total :	650	350	1 000

(1) Référendum 1962-1963 de la J. O. C. F. : « Notre vie au xx^e siècle — Partir, chaque jour, un an, toujours ? »

Une telle répartition signifie en premier lieu que pour dix jeunes filles qui se préparent à leur vie d'adulte, cinq seulement ont des chances de travailler effectivement plus tard. Les cinq autres resteront vraisemblablement attachées à un foyer par des obligations familiales. Cette première sélection, sans conteste la plus importante, ne résulte par forcément d'un choix délibéré et personnel, mais bien plutôt des circonstances, et ces circonstances elles-mêmes sont tantôt celles d'obligations familiales relativement imprévisibles, et tantôt l'absence de débouchés féminins. L'important est que, dès le départ, l'avenir des jeunes filles du milieu populaire se trouve lié à cette incertitude fondamentale, et cette situation contribue sans aucun doute à modeler, chez elles, une attitude à l'égard de leur avenir, radicalement différente de celle qui peut être, au même âge et dans le même milieu, l'attitude d'un garçon.

La différence de conditions entre le jeune homme et la jeune fille de milieu populaire ne se borne pas à cette incertitude fondamentale. Pour autant que la jeune fille se prépare à exercer plus tard un métier, le marché de l'emploi qui l'attend est tout différent de celui qui attend les garçons, ses camarades. En effet, l'avenir de ceux-ci se trouve principalement à l'usine où, sur dix garçons de milieu populaire, sept exerceront leur activité comme ouvriers. Pour les filles, au contraire, deux seulement se retrouveront quelques années plus tard ouvrières d'usine sur les cinq qui normalement exerceront une activité ; deux autres se retrouveront employées ou cadres moyens. Parmi les employés, en effet, le personnel féminin est aussi nombreux et même plus nombreux que le personnel masculin. Parmi les cadres moyens, le pourcentage des femmes est supérieur à la proportion générale de la main-d'œuvre féminine dans la population active. Sur cinq femmes actives, par ailleurs, on en retrouvera une dans le personnel de service où la proportion de la main-d'œuvre masculine est relativement négligeable.

On doit bien considérer qu'en milieu populaire, si la grande majorité des garçons se destinent à un métier d'ouvrier, il n'en est pas de même pour les filles : indépendamment des « situations de service » n'exigeant aucune qualification précise et où elles pourront toujours trouver un refuge, elles ont autant de chances de trouver un travail d'employée ou de cadre qu'elles en peuvent avoir de trouver un travail d'usine. Au sein de cette situation générale, des différences régionales importantes vont se faire jour. L'enquête de la J.O.C.F. mettra par exemple en évidence que, dans le Midi où les emplois féminins sont rela-

tivement rares, les filles s'orientent en général vers des études longues, beaucoup plus fréquemment que dans le Nord où les offres d'emploi féminins en usine sont beaucoup plus nombreuses.

Même en tenant compte des différences régionales importantes déterminées par le marché local de l'emploi, le pourcentage des jeunes filles qui se préparent, dès l'école, à l'exercice d'un métier d'ouvrières qualifiées est beaucoup moins important que celui des jeunes filles qui, ne sachant encore exactement ce qu'elles vont faire, s'orientent vers des études générales. Cette différence d'orientation entre filles et garçons dans la formation professionnelle au niveau scolaire apparaît nettement dans les enquêtes de la J. O. C., mais elle se trouve confirmée par les statistiques de l'Education nationale concernant les jeunes du milieu populaire scolarisés après seize ans dans les sections de techniciens. C'est en effet dans la population scolaire de cet âge que l'on peut le mieux déceler l'orientation prise en début d'études et dans d'assez bonnes conditions pour qu'elles permettent d'accéder à un enseignement long préparant à des métiers de cadres ou d'employés hautement qualifiés. Dans cet enseignement technique « perfectionné », nous retrouvons moitié moins de filles que de garçons, et, alors qu'il y a presque trois fois plus de filles que de garçons dans l'enseignement dit « économique et social », on trouve neuf fois plus de garçons que de filles dans l'enseignement dit « industriel et hôtelier ». Il y a donc, dans la formation technique elle-même, une orientation qui répond à la situation générale actuelle du marché du travail et qui contribue à orienter les filles vers des qualifications professionnelles auxquelles préparent l'enseignement général ou l'enseignement « économique et social » beaucoup plus que vers des qualifications proprement techniques et encore moins ouvrières.

En tenant compte de cette orientation, en tenant compte aussi du fort pourcentage de filles qui abandonnent leurs études avant qu'elles ne soient terminées, le plus souvent pour des raisons financières, mais très souvent aussi parce que l'école ne répond pas à leurs aspirations, on peut s'expliquer que les emplois d'usine dans lesquels les femmes trouvent à exercer leur activité soient des emplois peu ou non qualifiés. Si l'on veut bien considérer que, dans la plupart des cas, pour une jeune fille, un emploi de service ou un emploi d'usine ne peut pas être considéré comme une réussite professionnelle, il n'y aurait donc que deux jeunes filles sur dix qui peuvent se situer face

L'avenir des filles du milieu populaire

à un avenir professionnel à préparer efficacement, pour y accéder effectivement dans les meilleures conditions possibles.

La moitié des jeunes filles seulement étant appelées à exercer plus tard une activité professionnelle, et à peine un quart ou même un cinquième se sentant destinées à une véritable carrière professionnelle, filles et garçons se trouvent évidemment en situations très différentes, non seulement face à leur avenir, mais aussi à l'égard de la situation de formation ou d'activité provisoire dans laquelle la J. O. C. les atteint.

En dépit de cette différence, l'effort consenti par les jeunes filles et leur famille pour la formation professionnelle ne paraît le céder en rien à celui des garçons. En effet, on peut juger de cet effort par la proportion des filles qui, ne trouvant pas d'écoles professionnelles dans leur lieu de résidence, ou même, si ces écoles existent, n'y trouvant pas la possibilité d'apprendre le métier qu'elles désirent, n'hésitent pas à quitter leur ville et leur famille pour trouver ailleurs la formation professionnelle qu'elles souhaitent. D'après l'enquête de la J. O. C. F., entre quatorze et dix-sept ans, six filles sur dix (2) suivent des cours dans une ville autre que celle de leur lieu de résidence : deux parce qu'elles n'ont pas dans leur ville de résidence la possibilité d'apprendre le métier désiré, et quatre parce qu'il n'y a pas d'école professionnelle dans la localité où elles demeurent.

L'effort demandé ensuite pour trouver du travail n'est pas moindre que celui consenti pour s'assurer une formation professionnelle : les jeunes filles entre dix-sept et vingt-cinq ans contraintes de chercher un emploi en dehors de la ville de leur domicile sont encore plus nombreuses (sept sur dix).

On imagine sans peine les multiples problèmes que cette nécessité du déplacement, tant pour la formation professionnelle que pour l'exercice du métier, pose aux jeunes filles et à leurs familles. Si bien qu'on est en droit de se demander si le fait que la moitié de la population féminine finit par renoncer plus tard à l'exercice d'une activité professionnelle tient à une volonté délibérée et au désir de se consacrer entièrement à des tâches familiales, ou si, au contraire, les conditions

(2) Parmi les jeunes filles obligées de chercher une école ou un emploi en dehors de leur ville de résidence, on trouve environ un quart de rurales originaires d'une commune de moins de 2 000 habitants.

de formation professionnelle et d'exercice du métier offertes à la main-d'œuvre féminine ne sont pas incompatibles avec la vie familiale et contraignent de ce fait la femme à négliger sa formation ou à abandonner son métier, quand bien même elle aurait le désir d'exercer une activité professionnelle toute sa vie durant.

Ce qui apparaît à cet égard de la façon la plus nette dans l'enquête de la J. O. C. F. c'est que, pour pouvoir travailler, la moitié des jeunes filles de dix-sept à vingt-cinq ans ont à se déplacer quotidiennement dans une localité autre que celle qu'elles habitent. Pour des jeunes filles, ce déplacement quotidien implique de multiples inconvénients et l'on peut en apprécier le poids dans le fait qu'elles semblent hésiter à s'éloigner de plus de 5 km de leur domicile, tandis que, par ailleurs, l'obligation du déplacement est acceptée huit fois sur dix pour trouver un emploi, exceptionnellement seulement pour exercer le métier appris ou trouver de meilleures conditions de travail. En comparant ces déplacements à ceux des garçons du même âge, il semble bien que les jeunes filles soient portées, dès la fin de leur apprentissage, à faire passer la commodité d'un emploi proche avant l'exercice de leur qualification. Cette tendance, si elle existe, ne peut que se trouver renforcée après le mariage. Mais si, déjà avant son mariage, la jeune femme a dû renoncer à sa qualification pour trouver un travail plus proche de son domicile, elle hésitera beaucoup moins ensuite à abandonner ce travail dès que la nécessité ne s'en imposera plus à elle.

De ces observations on aurait pourtant tort de conclure à un défaut de mobilité de la main-d'œuvre offerte par les jeunes travailleuses. Dans l'ensemble, en effet, les jeunes filles que leur travail oblige à quitter leur famille semblent être proportionnellement beaucoup plus nombreuses que les garçons. D'après les résultats de l'enquête, un tiers des jeunes de dix-sept à vingt-cinq ans seraient des « déplacées totales ». Mais cette mobilité de la main-d'œuvre féminine jeune offre des caractéristiques très particulières dont l'examen vient renforcer les observations qui précèdent, y apportant des nuances plutôt que de véritables corrections.

Tout d'abord, le déplacement total qui affecte une jeune travailleuse sur trois ne concerne des ouvrières d'usine ou d'atelier que dans une infime proportion (7,5 %). Ceci peut s'interpréter comme une confirmation du double fait que les jeunes

filles ne sont pas portées à se déplacer pour « défendre » leur qualification ouvrière et que, d'autre part, elles n'acceptent volontiers un emploi d'usine qu'à la condition qu'il soit relativement proche de leur domicile.

Cette tendance se trouve complètement renversée pour les emplois de bureau dans lesquels l'enquête de la J. O. C. F. retrouve plus de 20 % des « déplacées totales ». Pour « défendre » une qualification de secrétaire ou d'employée, la jeune fille accepte donc volontiers la séparation d'avec son milieu d'origine. Passé vingt ans, le désir d'indépendance peut même jouer deux fois plus qu'auparavant pour la pousser au déplacement, à côté de la recherche de débouchés ou de meilleur salaire qui demeure toujours une fois sur deux la raison essentielle du déplacement.

On peut d'autant mieux comprendre la propension de la jeune fille à lier son déplacement à un emploi de bureau que c'est évidemment dans un emploi de ce genre qu'elle trouve le plus facilement à faire valoir une qualification aisément accessible pour elle et qu'en outre, c'est aussi dans ce même genre d'emploi qu'elle a le plus de chances de se « stabiliser » dans une carrière professionnelle continue.

Les plus nombreuses des « déplacées totales » (31 %) demeurent tout de même les employées de maison. Ici c'est plutôt l'absence de qualification qui pousse la jeune fille à chercher un refuge provisoire dans un métier qui exige normalement le déplacement.

Mais comme on peut penser que la « stabilisation » professionnelle est relativement rare dans le métier d'employée de maison, la mobilité de la main-d'œuvre féminine jeune, que l'exercice de ce métier entraîne, est elle-même provisoire. C'est sans doute parmi ces employées de maison dépourvues de qualification professionnelle reconnue que se recruteront plus tard préférentiellement les « femmes au foyer » et les « manœuvres » des usines ou des ateliers proches de leur domicile.

Il n'est pas sans intérêt de noter aussi que, d'après les résultats de l'enquête J. O. C. F., ce sont les familles et les relations personnelles de la jeune fille qui l'aident une fois sur deux à s'orienter lorsqu'elle envisage, entre dix-sept et vingt-cinq ans, de quitter sa ville natale. L'orientation scolaire ou professionnelle ne joue qu'une fois sur cinq pour conseiller le départ, les annonces à peine plus d'une fois sur dix.

L'avenir des filles du milieu populaire

La « situation » et la « vocation » familiales de la jeune fille demeurent donc, à tous égards, déterminantes pour son avenir.

On se préoccupe fort heureusement aujourd'hui de rendre les obligations familiales de la femme plus conciliables avec l'exercice continu d'un métier qualifié, notamment des projets de réglementation du travail à mi-temps. Mais les solutions que l'on peut mettre en place, au niveau de l'emploi des femmes mariées et chargées de famille, sont déjà engagées par la façon dont la jeune fille s'est formée et préparée à son avenir professionnel en même temps qu'à son avenir familial.

Il ne semble pas que l'on ait jusqu'ici osé ou pu poser dans toute l'ampleur de ces dimensions le problème d'une conciliation authentique, ordonnée par l'épanouissement intégral de la jeune fille et de la femme, entre les deux registres d'activités « familiale et professionnelle ». Un certain équilibre apparemment s'y établit comme de lui-même, mais on peut se demander si ce n'est pas au prix de la « disqualification » professionnelle de la majorité de la main-d'œuvre féminine. Ni le développement économique ni l'épanouissement des personnes n'ont rien à y gagner. Il est normal que la J. O. C. F. s'en préoccupe.

PIERRE IDIART, REINE GOLDSTEIN.

Mai 1964.

La situation professionnelle des jeunes travailleurs

Il y a actuellement en France quelques 1 100 000 jeunes de quinze à vingt-cinq ans d'origine ouvrière : 500 000 environ en apprentissage et quelques 550 000 au travail.

Depuis quelques années, la J. O. C., d'une part, et quelques sociologues, de l'autre, ont porté leur attention sur eux ! Masses ouvrières, à plusieurs reprises, est revenue sur ce sujet : il nous a paru utile de présenter aujourd'hui une synthèse rapide de ces divers travaux (1).

1. — L'apprentissage ou première ébauche de la réussite ouvrière.

Sur 100 % d'apprentis, nous ne trouvons que 74,4 % qui ont réussi à choisir un métier conforme à leurs goûts. Un jeune sur quatre donc, avant même son entrée dans le monde du travail, est voué à n'avoir jamais la satisfaction d'exercer le métier qui lui plaît. Dans ces 25,6 %, il y en a plus d'un tiers (43,4 %) qui sont des cas personnels : manques d'aptitudes, caractériels, insupportables... ; mais pour le quart d'entre eux cela est dû à l'insuffisance de l'équipement scolaire, soit faute d'école (8,4 %), soit faute de place dans les écoles (17,6 %). Pour 15,3 % des cas ensuite, il y a des obstacles provenant de la situation familiale :

(1) — Eléments d'enquête de la Jeunesse ouvrière chrétienne : référendum de 1960 : « Oui ou non, as-tu ta place dans le monde du travail ? », référendum de 1962 : « Pile ou Face ! » Secrétariat de la J. O. C., 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris (13^e).

— Pierre Idiart, articles dans *Masses ouvrières* : n° 170, janvier 1961, pages 52 à 72 ; n° 173, avril 1961, pages 69 à 73 ; n° 174, mai 1961, pages 53 à 65 ; n° 189, octobre 1962, pages 68 à 76. Aux Editions ouvrières, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris (13^e).

— Pierre Idiart, *Les jeunes travailleurs de quinze à vingt-cinq ans dans la France d'aujourd'hui*. Collection « Jeunesse Actualité », aux Editions ouvrières, 4^e trimestre 1963.

— Enquête de l'Institut français d'Opinion publique commentée par Jacques Duquesne : *Les seize-vingt-quatre ans*. Collection « Le Poids du Jour », aux Editions du Centurion, 1962.

— Yvon Fabert, *Les perspectives de l'emploi en Lorraine 1965-1970*, t. I, Editions Berger-Levrault, Nancy, 4^e trimestre 1962.

difficultés financières (7,3 %), conflits de caractère, résistances affectives, ennuis de santé... (8 %). Enfin, dans 15,3 % des cas, le jeune renonce à un apprentissage parce que le métier n'a pas d'avenir (7,3 %) ou que le métier envisagé n'offre pas de débouchés (8 %).

L'orientation professionnelle se pose donc d'une façon particulièrement grave au niveau de l'apprentissage ; c'est elle qui doit dépister les jeunes apprentis qui n'ont pu choisir un métier conforme à leurs goûts et les conseiller pour une réorientation convenable. Or, on estime à peine à 15 % les jeunes travailleurs qui ont pu bénéficier de ce dépistage et de ces conseils. Plus de la moitié des jeunes apprentis ont choisi tout seuls leur apprentissage ; beaucoup d'entre eux l'ont fait sans connaissance de cause, livrés à eux-mêmes. Près d'un tiers, enfin, ont été influencés par leur famille ou leurs éducateurs, ou se sont informés auprès de leurs camarades ou dans des journaux et par des affiches publicitaires.

C'est dès le départ de sa vie ouvrière que le jeune se trouve aux prises avec des problèmes dont l'importance ira croissant. Avec la question de l'orientation, ce sont celles du débouché et de la séparation qui sont déjà posées au niveau de l'apprentissage. Les perspectives de réussite ou d'échec se dessinent dès l'âge de quinze-seize ans.

Il y a un peu plus de la moitié des apprentis, 52,3 %, qui sont certains d'avoir une place à la fin de leur apprentissage, dans le métier qu'ils désirent. Mais il n'y en a que 36,2 % qui n'ont pas, pour réussir leur apprentissage, à se séparer de leur famille. Ce qui fait que sur 500 000 jeunes en apprentissage, il y en a moins de 200 000 qui réussissent dès le départ, à apprendre le métier qu'ils désirent et qui offre des débouchés certains, sans être obligés de se séparer de leurs parents.

Les chances offertes aux apprentis ne le sont pas partout dans les mêmes proportions, mais partout elles sont compensées par des difficultés correspondantes. On les retrouve toutes dans les différents types d'industrialisation. C'est dans l'industrie étalée qu'on rencontre le plus haut pourcentage de chances de trouver un débouché (70 %). Par contre, c'est dans l'industrie concentrée que la certitude d'un débouché est la plus faible (61 %) ; ceci s'explique par la forte densité ouvrière propre à ce type d'industrie où la concurrence amène à éliminer les moins doués. Les autres types s'alignent sur ce taux le plus faible : 62 % pour l'industrie dispersée, 64 % pour l'industrie

La situation professionnelle des jeunes

ponctuelle, 63 % pour la France rurale. C'est dans la France rurale, par contre, que le pourcentage des apprentissages conformes au désir y est le plus élevé (79 %), alors qu'il n'est que de 78 % dans l'Industrie dispersée et de 77 % dans l'Industrie étalée. Et c'est encore l'Industrie concentrée, pour les mêmes raisons, et l'Industrie ponctuelle qui offrent le moins de chances de satisfactions aux jeunes qui choisissent un métier. Mais c'est dans l'Industrie concentrée où la nécessité de la séparation pour l'apprentissage entre le moins en ligne de compte, avec 15 % de séparés seulement ; alors que dans l'Industrie étalée, on relève 20 % de séparés. Les autres types d'industrialisation voient, avec 31 %, 30 % et 33 % de séparés. Globalement, c'est l'Industrie étalée qui présente la meilleure répartition de chances pour l'apprentissage ; et c'est dans l'Industrie ponctuelle où l'équilibre est le plus mauvais.

Si on aborde le problème de l'apprentissage par rapport aux diverses catégories d'apprentis, les chances de réussite prennent un visage très différent lorsqu'on les distribue par forme d'apprentissage. On peut relever sept formes d'apprentissage. L'apprentissage direct à la production ; l'apprentissage à la production après un passage plus ou moins long en école professionnelle ; l'apprentissage sur le tas en secteur public ; l'apprentissage sur le tas en secteur privé ; le centre d'apprentissage ; le collège technique et le lycée ; et enfin l'école nationale professionnelle. En fonction des trois critères utilisés, certitude de débouchés, désirs satisfaits, nécessité de séparation, on obtient les pourcentages suivants.

Formes d'apprentissage	Débouchés	Désirs	Séparation
— direct à la production	95 %	60 %	De
— à la production après un temps plus ou moins long en école professionnelle	98 %	65 %	plus en
— sur le tas en secteur privé ..	74 %	77 %	plus
— sur le tas en secteur public ..	94 %	68 %	nécessaire
— Centre d'apprentissage	64 %	76 %	
— Ecole technique ou lycée	56 %	80 %	
— Ecole nationale professionnelle	63 %	83 %	

La situation professionnelle des jeunes

Ces pourcentages nous indiquent une distribution de chances différentes suivant les catégories d'apprentis. Les métiers de production qui ne demandent pas beaucoup de qualification offrent suffisamment de débouchés, dans un rayon relativement proche ; par contre, la qualification ouvrière nécessite le déplacement. La chance de réussir professionnellement sa vie ouvrière se paye. Et nous voyons là apparaître le facteur financier qui reflète une stratification de la classe ouvrière. Toutes les familles ouvrières ne sont même pas en mesure de payer à leurs enfants des « études ouvrières » qui leur permettent d'envisager avec sécurité leur avenir. Avant de considérer la possibilité pour les jeunes ouvriers de suivre des études universitaires, n'est-il pas plus normal de chercher d'abord à assurer à chaque jeune ouvrier une formation et une qualification ouvrière ?

A ce sujet, une enquête de l'Institut français d'opinion publique, en fin 1961, relevait que 2 % des fils ou filles d'ouvriers et d'agriculteurs fréquentent l'enseignement supérieur ou les grandes écoles, contre 38 % des fils ou filles de cadres supérieurs, industriels et professions libérales, 8 % de ces derniers seulement bornent leurs études à l'enseignement primaire contre 53 % dans le monde ouvrier et 64 % dans le monde rural.

L'industrie française a besoin de plus en plus d'ouvriers qualifiés et de techniciens ; ce besoin ira croissant jusqu'en 1970. Une étude de fin 1962 sur les perspectives de l'emploi en Lorraine de 1965 à 1970 relève cette pénurie de techniciens par rapport aux besoins de l'économie lorraine.

	M.-et-M.	Meuse	Moselle	Vosges	
Effectifs souhaitables de l'enseignement technique à temps plein	9 158	1 267	11 473	2 820	
Effectifs actuels de l'enseignement technique à temps plein	4 442	763	5 200	1 861	
Différences {	absolues	— 4 736	— 504	— 6 273	— 969
	%	— 52	— 40	— 55	— 34

Cet exemple de l'économie lorraine, qui représente un type d'industrie étalée, donc un type d'industrie le plus favorable à la réussite de l'apprentissage, confirme le manque de possibilité

pour les jeunes ouvriers d'aujourd'hui d'arriver collectivement à une qualification ouvrière. Dans la même étude, d'ailleurs, on soulignait le surcroît d'effectifs actuels en Lorraine de l'enseignement technique à temps partiel, allant de + 25 pour la Meuse à + 127 pour la Moselle. Dans les conclusions de ce travail il est précisé : « La région lorraine a donc besoin de toute urgence, étant donné son équipement humain actuel, d'un minimum de 60 conseillers-orienteurs et de 80 secrétaires et documentalistes. D'ici à 1967, apparaissent des besoins supplémentaires de l'ordre de 160 orienteurs et 100 secrétaires. » La réussite professionnelle du jeune ouvrier, déjà ébauchée au niveau de l'apprentissage, va se dessiner tout spécialement à l'entrée au travail.

2. — Les situations typiques du jeune travailleur ou lorsque le jeune ouvrier joue sa place dans le monde du travail.

Parmi les jeunes ouvriers actuellement au travail, il en est 88,8 % qui ont suivi un apprentissage. Mais lorsqu'on s'en tient au cadre des Grandes Régions, les moyennes d'apprentissage varient selon les Régions. La Région parisienne et l'Est accusent des pourcentages légèrement inférieurs à la moyenne nationale (86,1 et 85,2). C'est la Région du Nord qui a le pourcentage le plus faible (80,3), alors que les Régions les plus rurales, l'Ouest et le Sud-Ouest, ont les plus fortes moyennes (92,3 et 92,5). Le Midi, le Centre et le Sud-Est offrent des pourcentages intermédiaires (89,8 — 90,2 — 89,6).

Si on répartit l'apprentissage suivant les types d'industrialisation, c'est l'Industrie étalée qui a la plus forte moyenne avec 90,1 % de jeunes ouvriers ayant suivi un apprentissage ; viennent ensuite l'Industrie ponctuelle (88,7 %), la « France rurale » (87 %), l'Industrie concentrée et l'Industrie dispersée avec une moyenne identique (83,5 %). L'Industrie étalée offre encore ici les meilleures chances de réussite aux jeunes travailleurs.

Mais une fois ces taux d'apprentissages fixés, il convient de regarder combien d'anciens apprentis exercent le métier appris, combien parmi ceux-ci se stabilisent dans leur métier et le pourcentage de ceux qui se déclarent satisfaits. C'est en fonction de ces trois critères que nous allons apprécier les chances de réussite professionnelle. On peut globalement estimer que sur quatre jeunes travailleurs qui ont bénéficié d'un apprentissage, il y en a trois qui trouvent à s'employer dans le métier qu'ils ont

appris ; ce qui ne représente déjà plus que 68,2 % de l'ensemble des jeunes travailleurs. Sur cinq jeunes travailleurs qui exercent le métier appris, il y en a quatre qui ne manifestent pas le désir de changer, qui se stabilisent donc dans leur profession. Ceci réduit à 50 % les possibilités de stabilisation dans un métier appris pour l'ensemble des jeunes ouvriers. Si on tient compte maintenant du critère de « satisfaction du métier », ils ne sont plus que 25 % à être satisfaits de leur situation professionnelle ; ce qui représente un sur deux des jeunes stabilisés dans leur métier. C'est la considération du niveau de leur salaire et de leurs chances de promotion qui réduit enfin de 25 % à 7 % la proportion des satisfaits de leur métier à celle des réussites ouvrières.

Essayons de chercher de plus près les différents obstacles que rencontrent les jeunes ouvriers pour réussir leur vie professionnelle. En sortant de l'apprentissage, avec un diplôme en main, le jeune travailleur rencontre quatre principaux obstacles à l'exercice du métier qu'il a appris : la pénurie d'emploi, le salaire insuffisant, ses goûts contrariés, l'absence de sécurité par l'instabilité de l'emploi. Le principal obstacle à l'exercice du métier appris est le manque de débouchés (25 % des échecs). On le retrouve sensiblement dans les mêmes proportions dans les différents types d'industrialisation. Il y a un problème très important qui est posé à l'apprentissage, lequel ne correspond pas toujours aux besoins existant sur le marché du travail à un moment donné. Le deuxième obstacle en importance est l'insuffisance du salaire (23 % des échecs) ; nous l'analyserons dans la troisième section. C'est ensuite le manque de goût pour le métier appris qui constitue dans 21 % des cas une raison d'échec. Cette insatisfaction de sa situation professionnelle se pose d'ailleurs au jeune travailleur tout au long des premières années de sa carrière ouvrière. Pour les uns, c'est tout de suite à la sortie de l'apprentissage, pour d'autres après un temps plus ou moins long d'exercice du métier appris. Ces raisons d'insatisfaction sont très diverses ; elles concernent le fait que le métier appris se révèle pratiquement trop dur, l'excès d'heures supplémentaires, le travail de nuit ou du dimanche, les trop longs déplacements quotidiens ou la séparation d'avec la famille. C'est à ce niveau que nous pouvons saisir toute l'insécurité et les difficultés imprévisibles qui pèsent sur la condition ouvrière. Le quatrième obstacle important est précisément cette absence de sécurité par l'instabilité de l'emploi. Les événements des mines de charbon et de fer, l'affaire de la Société Bull ou celle des chantiers de

construction navale en sont des cas typiques. C'est bien souvent à l'entrée au travail que le jeune travailleur perd ses dernières illusions ; et la moitié de ceux qui vont exercer le métier appris ou désiré sera amenée à changer de profession au bout d'un temps plus ou moins long. Le retour du service militaire sera pour beaucoup d'entre eux l'occasion de prendre une nouvelle orientation professionnelle.

Est dit « stabilisé », le jeune travailleur qui a trouvé à s'employer dans le métier appris et qui ne désire pas en changer. Il y a là un problème en soi qui se retrouve pour toutes les professions et pour toutes les formes d'apprentissage envisagées précédemment. Malgré l'effort d'adaptation de chacune d'entre elles, il faut reconnaître une difficulté propre à la condition ouvrière actuelle pour laquelle il faut envisager des solutions spécifiques. C'est dans la catégorie d'apprentissage chez un patron où il y a le plus grand pourcentage de « stabilisés » (60 %) ; alors qu'il est à peine de 37 % pour les jeunes travailleurs qui sont passés par un collège technique. Plus l'apprentissage, donc, est de type scolaire pur, plus il est éloigné de la production, plus la stabilisation dans le métier devient difficile.

Il faut enfin tenir compte de ceux qui sont satisfaits du métier qu'ils exercent et de ceux qui désirent changer. Nous avions noté que les insatisfaits représentaient la moitié des stabilisés. Il n'y a pas de quoi s'en étonner, car entre le désir de changer de profession et la possibilité de le faire il y a une marge infranchissable pour beaucoup. Un autre élément d'appréciation consiste à savoir si l'insatisfaction porte sur l'ensemble du métier exercé ou sur la place que le jeune travailleur occupe dans cette profession. Dans une même profession, il peut, en effet, exister de nombreuses raisons d'insatisfaction selon que la place occupée ne correspond pas aux goûts, aux aptitudes ou à la qualification de celui qui y est affecté. Certains pourront trouver peut-être ces raisons dénuées de fondement, trop subjectives, affirmant qu'il y aura toujours des mécontents ; mais dans le cas présent, il s'agit d'un jeune qui joue sa carrière professionnelle et dont tout l'avenir est engagé ; de plus, un emploi pas intéressant, n'offrant pas une certitude de promotion n'a pas de quoi réjouir un jeune de dix-huit-vingt ans.

Si on envisage ceux qui désirent changer de métier, exercer une autre profession, ils représentent encore un nombre considérable par rapport à l'ensemble des jeunes travailleurs. Pour l'ensemble des 61 000 jeunes ouvriers qui n'ont pas suivi d'ap-

prentissage, il en est 34 000 qui désirent changer de métier contre 27 000 qui ne le désirent pas. Chez ces derniers, qui exercent la plupart des métiers de manœuvres, sans qualification, il y a un sentiment de résignation ; ils ont une fois pour toutes renoncé à une promotion et acceptent avec fatalité leur sort, alors que les premiers constituent le groupe des révoltés qui ont conscience de leur situation défavorisée et veulent à tout prix en sortir. Parmi les 111 000 jeunes ouvriers qui exercent un métier différent de celui qu'ils ont appris, 61 000 expriment le désir de changer contre 50 000 qui se déclarent satisfaits. Pour les premiers, qui constituent le groupe des insatisfaits, on imagine volontiers les risques d'insécurité qu'ils encourent dans un métier où ils n'ont pas de qualification et les risques d'insatisfaction pour toute leur carrière ouvrière. Enfin parmi les 369 000 jeunes travailleurs, qui exercent le métier appris, on relève encore 107 000 qui veulent changer, contre 262 000 qui sont stabilisés. Ce nombre imposant d'insatisfaits, qui veulent changer de métier, apparaît comme un phénomène nouveau et massif du monde des jeunes ouvriers face à un monde où abonde de plus en plus les biens de production et de consommation ; ils ont conscience de ne pas pouvoir également en bénéficier. C'est un problème qui est posé à l'ensemble de la société et de la Nation.

C'est en fonction de cette participation aux valeurs et aux biens de la société globale que se dégage le critère de la réussite ouvrière. Avoir la possibilité d'exercer un métier qui corresponde à ses aptitudes et à sa formation, pouvoir faire reconnaître et estimer sa compétence ouvrière, obtenir un salaire et pouvoir satisfaire certains besoins, ce sont tous des éléments qui vont assurer au travailleur une fierté et une dignité de sa condition ouvrière, un certain prestige social de respectabilité. C'est à ce moment-là qu'il réalise pleinement sa vocation ouvrière. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'il n'y a que sept jeunes travailleurs sur 100 qui ont une réussite ouvrière. Pour cela, il nous faut examiner dans une troisième section la question des salaires.

3. — Salaires et promotion des jeunes travailleurs, où se décide la réussite ouvrière du jeune travailleur.

Il faut étudier le salaire en fonction des exigences de vie qu'un jeune travailleur rencontre au moment de sa jeunesse et rencontrera plus tard dans sa vie adulte. C'est pendant une période allant globalement de dix-huit à trente-cinq ans que le jeune travailleur passe de l'adolescence à la maturité adulte ;

c'est durant ces années qu'il fonde un foyer et devient père de famille, qu'il accède à des responsabilités professionnelles, sociales et politiques, qu'il exprime totalement ses aptitudes professionnelles et humaine. Ce processus normal d'épanouissement de la personnalité, cet achèvement par la vie de l'homme complet a donc besoin, pour s'accomplir sans difficulté, d'être accompagné par un progrès du pouvoir économique, progrès mesuré par une progression du salaire. Il faut donc établir comme condition de la réussite ouvrière une progression normale du salaire entre dix-huit et trente-cinq ans.

A dix-huit ans, au sortir de son apprentissage, le jeune travailleur n'est qu'un débutant ; il a encore beaucoup à apprendre. Il doit trouver une place qui corresponde à sa compétence et à ses aptitudes ; il a à faire reconnaître, à cette place, le degré exact de sa compétence. Entre dix-huit et vingt-cinq ans, le salaire va déterminer de plus en plus l'estimation de sa compétence ouvrière ; à vingt-cinq ans, à partir de sa feuille de paye, il peut dire à quel prix il est apprécié par son patron. Il peut avoir le sentiment de n'être pas estimé à sa juste valeur, de valoir davantage, il voudra le prouver à lui-même, à ses camarades, à sa femme. Entre vingt-cinq et trente-cinq ans, la progression de salaire prend une autre signification. C'est moins sa compétence qui est ici en jeu que l'expérience de son métier, son rendement. C'est une promotion de grade et de responsabilité, reconnue par des primes diverses, par le passage à une échelle de salaire supérieure, qui vont procurer à l'ouvrier ce sentiment d'avoir réussi sa vie professionnelle. Si son salaire plafonne, si sa place n'a pas d'avenir, s'il ne peut envisager une promotion professionnelle, l'ouvrier va éprouver cette amère impression d'être vaincu par la vie.

En fonction des données économiques actuelles, on peut fixer à 600 F par mois le seuil d'estimation qui va permettre au jeune travailleur d'évaluer sa réussite ouvrière. Or il n'y a guère qu'un jeune travailleur sur cinq qui puisse prévoir plus de 600 F par mois à trente-cinq ans. Et même pour ces privilégiés, les chances ne sont pas égales. Pour 7 % seulement ces chances sont données dès le départ de la vie professionnelle, par une réussite brillante aux examens d'apprentissage, par la découverte d'une place qui convient parfaitement à leurs aptitudes et qui leur ouvre une situation d'avenir ; pour les autres, cette chance est conditionnée par des possibilités

La situation professionnelle des jeunes

de perfectionnement, des exigences de travail supplémentaire, en espérant qu'aucune difficulté physique, morale ou financière ne vienne compromettre leur effort. Sur cinq jeunes travailleurs, trois savent qu'ils ne pourront jamais franchir la barrière des 600 F par mois. Ou bien ils débiteront avec un salaire relativement élevé, puis plafonneront, ou bien ils s'approcheront progressivement de cette barrière, sans pouvoir jamais la franchir. Ils sont donc 60 % à constituer le groupe des sans-espoir, sur qui pèse lourdement le poids de la condition ouvrière.

Un jeune travailleur sur cinq, enfin, n'a aucune idée du salaire sur lequel il pourra compter à trente-cinq ans. La promotion de ces sans-avenir est presque généralement compromise ; le sentiment d'échec sera fortement ressenti par ces prolétaires honteux.

En estimant, pour l'année de 1960, qu'un jeune travailleur de vingt-deux-vingt-cinq ans gagnant moins de 300 F par mois était mal payé, et qu'avec plus de 550 F par mois il était très bien payé, on pouvait évaluer alors qu'il y avait 5,8 % de mal payés et 2,1 % de très bien payés pour l'ensemble de la France. Le groupe des insuffisamment payés, se situant dans la zone de 300 à 400 F par mois, représentait 26,4 % de l'ensemble. Les plus de 400 F par mois, les moyennement payés, représentaient 43,7 % contre 22 % de bien payés pour lesquels le salaire s'étalait entre 500 F et 550 F par mois.

Mais en considérant l'éventail des salaires par département, on constate une variation suivant le degré d'équipement industriel du département. Ainsi, pour l'année 1960, en prenant cinq départements se situant dans les cinq types d'industrialisation on obtenait les variations suivantes :

	Paris	Seine-Maritime	Alpes-Maritimes	Maine-et-Loire	Haute-Vienne
Insuffisamment payés	10 %	14 %	27 %	37 %	43 %
Moyennement payés	32 %	39 %	48 %	41 %	34 %
Bien payés	55 %	42 %	18 %	14 %	11 %

Il y a lieu d'interpréter ces données en fonction du niveau de vie du département en question, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il existe une inégalité de chances d'être bien

La situation professionnelle des jeunes

payé suivant qu'un jeune ouvrier se trouve dans une région industrielle ou non. Ceci nous amène à traiter dans une dernière section de la mobilité des jeunes travailleurs, trait caractéristique du monde ouvrier actuel.

4. — La mobilité des jeunes travailleurs, condition de réussite pour la plupart des jeunes ouvriers.

Deux jeunes travailleurs sur trois travaillent à moins de 15 km de leur domicile, mais le problème du déplacement est posé par le désir de qualification. Nous avons déjà relevé combien la séparation jouait dans les conditions de réussite de l'apprentissage ; nous la retrouvons encore à une échelle plus grande au niveau des jeunes travailleurs. La première recherche de travail se fait aux environs immédiats du domicile familial. Il y a 28,5 % de jeunes ouvriers qui travaillent à moins de 5 km de leur domicile, pour 29,2 % à moins de 10 km. Ils sont deux fois plus nombreux à se déplacer de moins de 15 km (9 %), qu'à se déplacer entre 15 et 20 km (4,7 %). Entre 20 et 50 km, les pourcentages sont par tranches de 10 km à peu près semblables : 4,4 % de 20 à 30 km ; 4,1 % de 30 à 40 km ; 4,1 % de 40 à 50 km. Ils sont seulement 3,7 % à se déplacer entre 50 et 100 km, alors qu'au-delà de 100 km, on retrouve globalement 12,3 % des jeunes travailleurs, échelonnés en petits groupes de 1 à 2 %.

C'est la proximité de l'emploi qui intéresse d'abord le jeune travailleur. Jusqu'à 10 km, le déplacement est aisément supporté. Entre 10 et 20 km, il faut déjà choisir entre la fatigue des trajets quotidiens et les inconvénients d'une séparation d'avec la famille. Au-delà, c'est surtout le facteur de séparation qui entre en ligne de compte, plus que la considération des distances ; et il devient à peu près indifférent d'être employé à 30 ou à 80 km des siens. À partir de 100 km, c'est la question de la fréquence possible des retours qui intervient ; on englobe généralement ce groupe dans la catégorie des jeunes déplacés dont la vie quotidienne pose de tout autres problèmes.

Si on envisage la question de la mobilité ouvrière par catégories professionnelles, ce sont les employés du secteur public qui sont soumis aux plus longs déplacements. Parmi les ouvriers, les ouvriers qualifiés doivent se déplacer davantage que les manœuvres. Ce sont les employés du secteur privé qui effectuent les moins longs déplacements. On peut aisément

décèler d'après ces données que la qualification suppose généralement une condition de déplacement. Alors que la main-d'œuvre non-qualifiée est recrutée généralement sur place, la qualification ouvrière, surtout lorsqu'elle ne correspond pas aux besoins de l'industrie locale, entraîne bien souvent le déplacement. Il devient de plus en plus évident, avec l'industrialisation croissante et les spécialités qu'elle entraîne, que la qualification s'accommode mal de l'immobilité.

Il faut pourtant relever que le déplacement ne garantit nullement aux jeunes travailleurs une stabilisation certaine, une chance absolue de réussite. Le jeune ouvrier essaie toujours de réussir ; si pour réussir il lui faut partir, dans la majorité des cas il le fera. Il n'hésite pas généralement devant un déplacement long ou court, facile ou pénible, chaque fois que ce déplacement est nécessaire pour acquérir une qualification, pour exercer le métier appris, pour trouver l'emploi qui lui convient. Mais le déplacement ne diminue pas tellement les risques d'insatisfaction et de non-stabilisation. On retrouve en effet, dans les diverses catégories professionnelles, un pourcentage à peu près égal d'insatisfaits et de non-stabilisés, soit qu'on envisage ceux qui travaillent près de leur domicile, soit qu'on envisage ceux qui effectuent un déplacement. C'est donc moins par désir d'une stabilisation et de satisfaction plus grande que le jeune travailleur se déplace, mais simplement pour avoir du travail. Qu'un travail plaise ou ne plaise pas, qu'il lui assure une promotion ou non, dans bien des cas, le jeune travailleur n'est même pas amené à se le demander, il cherche d'abord à trouver du travail ce qui est préférable au chômage. C'est à ce niveau que le déplacement intervient comme une condition élémentaire de réussite ouvrière.

Il y a environ 10 % de jeunes travailleurs qui se déplacent en dehors de leur département, en excluant le cas des frontaliers. Il faut souligner ici que le département représente, surtout pour le jeune, une sorte d'unité culturelle qu'il quitte péniblement ; dans le fait de ne pas sortir du département quand on est obligé de s'éloigner, on peut lire l'expression d'une ultime résistance à l'éloignement et au dépaysement. On retrouve dans toutes les régions de France ce phénomène de mobilité, mais avec des variations qui indiquent des différences d'équipement, de moyens de transport et de possibilité d'embauche. La région parisienne, à laquelle s'apparente le Sud-Ouest, est caractérisée par le nombre élevé de jeunes qui travaillent à plus de 200 km de leur domicile (cinq fois plus

La situation professionnelle des jeunes

que la moyenne nationale). La région du Nord ressemble à celle de l'Est par le grand nombre des déplacements à moyenne distance (entre 15 et 25 km). Dans le Sud-Est et le Centre, nous avons affaire à une structure semblable où deux tiers des jeunes travailleurs se déplacent dans un rayon qui n'excède pas 10 km. Enfin, le Midi s'apparente à la région de l'Ouest par les petits déplacements à moins de 5 km et le rayonnement régional limité à 100 km.

Conclusion : l'impossible réussite ouvrière.

En partant de sa connaissance du monde des jeunes travailleurs, la J. O. C. établit comme suit les conditions nécessaires pour parler de réussite ouvrière :

— la réussite de la vocation ouvrière par le choix d'un métier correspondant aux goûts et aux désirs du jeune travailleur ;

— la réussite de l'apprentissage ouvrier dans des conditions satisfaisantes, développant les capacités du jeune travailleur et le munissant d'un diplôme d'aptitude ou de scolarité valable sur le marché du travail pour une quelconque qualification ;

— la réussite de l'embauche permettant d'exercer le métier appris et désiré ;

— la réussite de l'emploi procurant au jeune travailleur dans l'entreprise un poste correspondant à son apprentissage et à son diplôme ;

— la réussite du salaire limitée à la décence d'un niveau fixé actuellement à 600 F par mois à trente-cinq ans.

A partir de ses deux référendums de 1960 et de 1962, la J. O. C. peut affirmer qu'aujourd'hui, en France, l'enfant qui a le malheur de naître ouvrier a sept chances sur cent de réussir sa vie ouvrière. Elle ne méconnaît pas les progrès accomplis en tous domaines depuis vingt ou trente ans, mais ce qu'elle veut, c'est une réussite totale. Présente au monde des jeunes travailleurs, consciente de ses aspirations, elle sait que la réussite ouvrière ne se coupe pas en morceaux ; elle est totale, à tous les plans en même temps, ou elle est échec. Et c'est cette réussite globale et élémentaire que la J. O. C. s'inquiète de voir refusée à l'immense majorité des jeunes travailleurs d'aujourd'hui. Ce qu'elle réclame pour tous les jeunes ouvriers, c'est qu'ils aient le droit d'être des ouvriers ; alors que, sur les 200 000 fils d'ouvriers qui naissent chaque année en France, il n'y en a que 14 à 15 000 qui ont actuellement des chances certaines d'être des ouvriers complets, et il reste

La situation professionnelle des jeunes

la masse des 185 000 qui n'ont pas encore cōquis le droit d'être des ouvriers. C'est toute la Société qui se trouve mise en question ; l'échec massif des jeunes travailleurs est aussi l'échec de la Société, qui se trouve incapable de leur donner collectivement des chances de réussite. Mais n'est-ce pas le trait des sociétés bourgeoises que d'envisager la paix sociale dans le maintien d'inégalités entre une classe de privilégiés et une autre d'insatisfaits ?

R. CAMPANINI

Religieuses engagées

Ces lignes voudraient simplement relater l'expérience d'une communauté religieuse dans un grand ensemble.

Le démarrage

Depuis août 1960, quatre Petites sœurs de l'ouvrier, sans costume ni logement distincts, partagent la condition des habitants du grand ensemble de S..., jusqu'au travail salarié, et participent à l'effort apostolique de la paroisse.

Dès le départ, nous sommes fixé quelques points, importants, pensions-nous, pour la réalisation de notre tâche.

Parce que différemment engagées dans nos professions, nous avons senti la nécessité plus impérieuse de porter un témoignage communautaire d'unité, conscientes que ce témoignage était déjà, à lui seul, un moyen d'évangélisation.

D'autre part, le monde ouvrier est sensible au signe de « pauvreté » vécue sous l'angle du partage. Aussi, nous sommes soumises aux mêmes conditions d'existence, de travail, de logement que la plupart des familles ouvrières qui nous entourent. Nous avons le même standing de vie modeste. Si nous bénéficions des avantages que procure un logement neuf, moyennement équipé, nous subissons aussi les mêmes inconvénients. Tout cela s'est révélé pour nous riche en occasions toutes naturelles de contacts nombreux.

D'ailleurs, nous voulions une communauté ouverte où chacun se sente accueilli, écouté, compris.

Mais nous n'étions pas seules à œuvrer dans ce grand ensemble. Notre désir profond était de travailler en unité d'action, au sein de la paroisse, avec les prêtres et les militants. Il n'y eut, pour cela, aucun effort à faire : l'arrivée des sœurs avait été préparée par le clergé.

Plusieurs fois, dans l'année, nous rencontrons l'équipe sacerdotale pour une orientation commune de l'apostolat. Dans ce même esprit, nous assistons aux réunions du comité paroissial où aumôniers et responsables laïcs échangent leurs expériences à partir de problèmes abordés dans les groupes des différents Mouvements d'Action catholique.

Un partage

Il faut être présent au monde moderne, afin d'en apprendre le langage, pour lui annoncer Jésus-Christ dans sa propre langue.

Le travail salarié nous paraissait être le meilleur moyen de nous insérer dans le monde ouvrier. Suivant nos désirs et aptitudes, nous voilà donc employées, l'une comme infirmière, la seconde comme catéchiste paroissiale, la troisième comme ouvrière en usine métallurgique. La quatrième assure une présence dans le quartier et est chargée de la communauté et de l'accueil.

Différents, nos emplois se sont vite révélés complémentaires. Ils nous permettent de nouer, personnellement et communautairement, une gamme variée de relations.

Les soins, à domicile et au centre de soins, offrent à la sœur infirmière l'occasion de pénétrer dans de nombreux foyers de conditions et d'opinions fort diverses. La découverte des détresses matérielles et morales est quotidienne. Pour aider une famille à retrouver un équilibre normal, c'est une chaîne d'interventions, un réseau de liens qu'il faut susciter : ici, personne ne se connaît au départ. Une collaboration étroite s'impose avec les militants, les médecins, les organismes. Il faut aussi savoir écouter pour comprendre et dialoguer. Cela n'est point si facile quand la tâche est abondante et urgente et que l'on risque de se laisser déborder par l'immédiat. Il faut réagir aussi contre l'organisme employeur qui pousse à un rendement toujours plus grand, méconnaissant les valeurs humaines chez les infirmières et les malades qui, eux, prennent nom : trentième, quarantième...

Un samedi soir, à l'heure de la fermeture du centre de soins, un malade se présente, l'ordonnance à la main : « J'ai besoin de piqûres... Je vais aller les chercher. Voulez-vous m'en faire une, à cette heure-ci ? » Aimablement, la sœur acquiesce.

Religieuses engagées

L'homme revient et, mis en confiance par l'accueil qui lui a été réservé, raconte sa triste histoire ; il boit, rend sa famille malheureuse. La sœur propose de le mettre en relation avec quelqu'un qui l'aidera à en sortir. Monsieur V... est d'accord.

Le foyer militant responsable de « Vie Libre » est averti. Ce sont des chrétiens. Lui, entre en contact avec le malade, membre du P.C. Une réelle amitié s'établit entre les deux hommes. Monsieur V... accepte une cure de désintoxication et, au retour, se trouve soutenu par tout un réseau de sympathie. Il est devenu à son tour un soutien pour les autres.

Dans ce grand ensemble, la population s'accroît rapidement. Ainsi l'effectif des *enfants à catéchiser* est-il passé de 868, en 1960-61, à 1 800, en 1963-64. Les 85 mamans catéchistes ont plus que doublé : 180, cette année. Avec un prêtre, la sœur catéchiste prend en charge la formation des 60 mamans de première année.

Par-delà la formation doctrinale et pédagogique dispensée dans les réunions mensuelles, l'éveil à une vie plus militante est poursuivi. Durant l'année 1962-63, la seconde partie de ces réunions, réservée à une recherche missionnaire auprès des parents, est bâtie sur les travaux des journées nationales catéchistiques de 1962 : « A la découverte des mentalités ».

Au terme de ce travail, voici ce que les catéchistes ont dégagé sur le plan du dialogue avec les parents.

Après un éveil de la foi, assez facile au cours des deux premiers trimestres, les échanges deviennent plus difficiles quand il s'agit d'aborder la préparation aux sacrements : ceux-ci sont regardés comme un reste de folklore religieux.

A la suite d'un échange entre prêtre et catéchistes, un essai est tenté : invités, les parents acceptent de se réunir par petites équipes chez la catéchiste. Le prêtre y expose les grandes lignes de l'initiation religieuse en première année et demande aux parents, premiers éducateurs de leurs enfants, de prolonger par des gestes, dans leur vie d'adultes, ce qui est enseigné aux enfants.

Le résultat de ces rencontres est excellent. Les parents expriment leurs objections, leurs difficultés. A travers ce que les uns et les autres apportent, le prêtre dégage les valeurs évangéliques vécues par eux, à leur insu. Certains foyers ont fait connaître leur désir de rencontrer à nouveau le prêtre.

Véritable amorce de dialogue entre l'équipe sacerdotale et ceux que l'on n'atteint que très difficilement, ces réunions s'étendent maintenant aux autres années et se révèlent aussi fructueuses.

Mais les rencontres ne sont pas tout, ni pour les catéchistes, ni pour les parents. Elles ne valent que dans la mesure où elles sont précédées et suivies de contacts personnels. La sœur catéchiste y réserve une part de son temps. C'est l'occasion de relancer une militante découragée, d'aider un foyer en recherche sur le plan de la foi, de mettre en relation avec d'autres des isolés timides, d'ouvrir à autrui telle famille bien installée...

Dans ce grand ensemble, la population est mouvante et les inscriptions jamais closes. Il faut aussi remplacer une catéchiste qui part, en découvrir une autre pour une équipe de « ratravage » ou un groupe d'enfants inadaptés. Contacter les nouvelles familles, tenter de les mettre en lien avec des chrétiens est chose quasi quotidienne.

Cette situation risque d'être écrasante par l'incessant mouvement des personnes qui, un instant repérées, sont remplacées par d'autres réclamant les mêmes soins. L'avantage, c'est qu'elle empêche de s'habituer à une affaire trop bien organisée et oblige à être sans cesse en recherche.

En recherche, la sœur chargée de la *communauté* l'est aussi. Apparemment, elle se présente comme toutes les autres ménagères de l'immeuble. Comme elles, il lui faut répéter chaque jour les mêmes travaux, parfois avec des enfants à ses côtés : ceux des voisines. Elles sont venues les confier pour aller au marché ou... faire la queue à la Sécurité sociale.

Ainsi mêlée à la même vie en collectivité, la sœur apparaît bien semblable à toutes les femmes de la cité. La voici prête à rendre les menus services de voisinage, en éveil pour entrer en contact à propos des petits faits journaliers avec les locataires de l'escalier, de l'immeuble ou du quartier. Les courses favorisent les rencontres et les coups de sonnette appellent souvent à la porte. On vient pour toutes sortes de raisons : pour la sœur infirmière, pour la catéchiste ; également pour emprunter un objet ou... demander l'heure ! De nombreuses fois, il faut lâcher le travail, être accueillante. Tout est occasion de contacts. Répétés, ils amènent la connaissance et celle-ci facilite les échanges qui deviennent peu à peu plus profonds.

Avec Madame N..., locataire de l'escalier, le démarrage a été lent. Il a fallu attendre, être à l'écoute. Puis l'ouverture s'est faite. Elle se dit incroyante mais veut donner à ses enfants (ils sont quatre) la « chance » de croire. Elle les envoie au « caté ». Elle vient souvent à propos de menus services et entame volontiers une conversation. Ce matin, au fil de l'échange, elle annonce :

« Je ne viendrai pas à la réunion des parents. Mon mari non plus. » Puis, d'un air gêné : « Question syndicat, il est à la C. G. T. Il seconde le délégué et le sera peut-être un jour. Alors, vous voyez... »

— Oui, je vois, dit la sœur. Votre mari, Dieu le regarde dans son travail. Il l'aime et doit se dire : Comme cet homme-là aime ses frères ! Et Dieu doit être content de votre mari ! »

Il suffit d'être à l'écoute, au cours des conversations, pour déceler, çà et là, les pierres d'attente, jusqu'au jour où il sera possible de mettre le foyer en lien avec le prêtre. Bien que les femmes soient plus souvent rencontrées, elles n'ont pas à cheminer seules : c'est le foyer qui doit avancer.

Comme beaucoup de mamans chrétiennes de la cité, la sœur accueille, chaque semaine, un groupe d'enfants à catéchiser. Derrière ces huit garçons et filles, huit familles avec lesquelles le dialogue s'établit, que l'on aide à réfléchir sur le sérieux des démarches que sont les préparations à la réception des sacrements.

Ce soir-là, il était question du pardon des offenses. Monsieur et Madame M..., des voisins non pratiquants, assistaient à la réunion. Monsieur M... a raconté : « Ça, je l'ai vécu. Pendant six ans, j'ai été brouillé avec un copain, pour une bagatelle. Personne ne voulait céder. Puis, un matin, je l'ai rencontré. Je lui ai tendu la main. Ça a été fini ! »

Il faut une connaturalité de qualité pour communier pleinement à l'existence de ceux que l'on veut évangéliser. Toute l'exigence de l'Incarnation se trouve ainsi posée. Pour saisir de l'intérieur la vie ouvrière, il faut rejoindre *sur les lieux mêmes du travail* ceux qui s'y trouvent. Là paraît, sans polissage, l'aspect brut de cette vie. Là est offerte la possibilité de comprendre le langage pour redonner ensuite, dans un vocabulaire adapté, la signification du salut apporté par Jésus-Christ.

Une sœur de la communauté a opté pour ce mode de partage. Depuis février 1961, elle est O. S. 2 dans une usine métallurgique dont le choix a été fixé en accord avec le prêtre responsable de la paroisse. La raison en est que de nombreux habitants de ce grand ensemble y sont employés. Les liens noués au travail se prolongent sur la cité et souvent avec des incroyants, marxistes et autres.

Les débuts, pourtant, n'ont guère été faciles. Une série d'actions menées par les syndicats obligent à prendre position. Les marxistes tiennent en main les rênes de la C. G. T., majoritaire. Plusieurs cellules regroupent les membres du P. C. parachutés dans tous les services. C'est ainsi qu'à propos d'événements politiques ou sociaux des signatures sont collectées, une aide est sollicitée. Parce que, aux yeux de tous, elle représente plus directement l'Eglise, la sœur s'abstient de ce qui est activité pure du Parti. Cela lui vaut quelques explications franches avec les militants mais n'altère pas une réelle sympathie. Les positions nettes leur semblent d'ailleurs préférables, même si elles sont opposées aux leurs.

D'autre part, le refus persistant à prendre des engagements au plan temporel, comme déléguée par exemple, fait naître, au bout de quelques mois, une incompréhension chez les militants chrétiens. Les raisons du refus sont données. Doucement, l'idée qu'une religieuse n'a pas à assumer la responsabilité des laïcs, pères, mères de famille, est acceptée.

Les problèmes posés au travail sont rapportés aux réunions d'A. C. O. La participation à un relais sur le marxisme éclaire l'aspect relations avec les militants athées.

Considérée par tous comme l'une des leurs, le dialogue se poursuit simplement. A l'usine, on « raconte sa vie ». N'est-ce pas là que s'écoule la majeure partie du temps ? Tout y passe : éducation des enfants, difficultés conjugales, soucis pécuniaires, préjugés et critiques contre l'Eglise et ceux qui la représentent... et toutes ces menues choses qui font la trame quotidienne d'une existence.

Puis, la bagarre pour « défendre son bifteck » reprend, un temps, le dessus. Les aspirations profondes du monde ouvrier à plus de justice, de considération, sont exprimées. Les militants profitent de l'occasion pour secouer les apathies.

Tout cela est source d'échanges. Après un débrayage, nous réfléchissons sur le motif profond qui nous fait agir. H... avoue : « A vrai dire, je n'aime pas beaucoup ça. Mais c'est pour moi

catéchiste rencontre Monsieur S... et s'inquiète de la santé de sa femme. La glace fond peu à peu. Les relations épistolaires se poursuivent. Monsieur S... s'enhardit à glisser dans notre boîte aux lettres un article de *l'Humanité* qui, pense-t-il, nous intéressera. Le lendemain, au retour de l'usine, la sœur le rencontre à la descente du train. En route, la conversation s'engage sur le travail, l'article prêté, les stages faits en Démocraties populaires... et se termine sur une invitation à prendre le café, un jour prochain, afin de poursuivre le dialogue.

Cette mise en commun quotidienne des faits apostoliques est une excellente préparation à la révision de vie où, avec l'aide du prêtre, nous essayons de découvrir l'action du Seigneur à travers les événements.

Moments riches pour nous que sont aussi les rencontres avec les militants. Il nous arrive, de temps à autre, et dans la mesure où leurs engagements leur en laissent la possibilité, de recevoir un foyer ou d'être reçues par lui pour un échange.

Au long de cet article, il n'a pas été question — mais cela eût débordé le sujet — de ce qui fait le ressort de notre action apostolique : une vie religieuse aussi profonde et loyale que possible.

D'autre part, des aspects importants de l'apostolat sont laissés dans l'ombre, c'est certain. Mais on ne peut tout assumer. Des trésors de générosité se portent, pour une tâche tout aussi valable, vers les nombreux terrains à défricher qu'il ne nous est pas demandé d'aborder.

Ce qui fait la joie du travail en Eglise, c'est que chacun, assurant sa modeste part, est pourtant présent, dans les autres, à l'avancée globale du Royaume de Dieu.

Pour la Communauté,
PETITE SŒUR X...

Document

L'apostolat (des religieuses actives) devrait être un apostolat vraiment missionnaire. Cela suppose toujours, comme nous l'avons déjà dit : la subordination au responsable de la pastorale du secteur, car ce n'est ni une religieuse, ni une communauté religieuse, ni une congrégation qui évangélisent, mais l'Eglise locale ; la coopération organique et habituelle avec le laïc, sur un pied d'égalité.

Par ailleurs, toute congrégation devrait pouvoir envisager une présence plus dépouillée de quelques religieuses dans le monde à évangéliser, sans aucun secours d'une institution chrétienne. Si une communauté était implantée dans un milieu déchristianisé, une religieuse, au moins, de la communauté devrait pouvoir exercer une activité professionnelle, pour que l'insertion dans ce milieu fût perçue par les gens comme authentique. L'existence très missionnaire de ces communautés aurait une valeur de signe et d'appel pour toute leur congrégation. Dans ce cas, le costume pourrait être celui des femmes du milieu d'implantation.

Le témoignage et la présence d'une telle communauté religieuse au monde païen sont très différents de ceux des militantes laïques. C'est une présence de consacrées à Dieu, un rappel permanent, en monde païen, de la transcendance de l'amour de Dieu et une prédication silencieuse de son Nom. La condition préalable à l'implantation d'une communauté missionnaire serait que les prêtres et les militants comprennent la valeur et la spécificité religieuse d'une telle présence dans un secteur missionnaire.

Il y a certes, aussi bien pour les personnes que pour les congrégations, toute une évolution de la mentalité sous la conduite de l'Esprit Saint. La révision de vie apostolique faite en communauté et réunissant fraternellement toutes les religieuses, quelle que soit la forme concrète de leur apostolat, est le moyen le plus puissant de réussir cette évolution.

Gérard HUYGHE
Evêque d'Arras

(Extrait de **Eglise d'Arras**, n° 8).

Des nouvelles... de la " Guerre de Troyes 64 "

La Guerre de Troyes annoncée dans *Masses Ouvrières* du mois de mai a donc eu lieu comme prévu les 17 et 18 juin. Elle connut, comme la première, ses personnages fameux : on a parlé de la « Belle Hélène » ; on a cru y reconnaître Agamemnon, le « roi des rois » ; elle fut aussi fertile en incidents : tels ou tels confrères se retrouvent à trois (sans jeu de mots bien entendu !) dans une chambre à un lit... Sera-t-elle aussi célèbre que la première ? Nos descendants, dans dix siècles, pourront en juger. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la session Troyes 64 — puisqu'il faut l'appeler par son nom — fut, en tous points enrichissante.

L'ensemble des cent curés ou vicaires présents, venus des quatre coins de France, s'accordaient pour dire : « Vraiment, c'est une des meilleures sessions qu'on ait eue. »

De quoi s'agissait-il en fait ?

Oh ! tout simplement de regarder la vie ou plutôt Dieu à l'œuvre — et l'action toujours gauchissante du péché — dans la vie des gens ou, plus précisément, dans leurs communautés naturelles. Les gens vivent ensemble de plus en plus ; ils se rencontrent partout, toujours. Ils ont des besoins communs, ils y répondent parfois ensemble... Que font-ils ? Comment tout cela se passe-t-il ? Est-ce que tout cela intéresse Dieu et donc son Eglise, laïcité et sacerdoce ? Toutes ces rencontres, ces prises de conscience à l'occasion d'un besoin commun, ces actions faites parfois sans même y penser ou au contraire animées de l'intérieur par un chrétien, ou mieux, une communauté de chrétiens présents... Quelle valeur ont-elles ? Que peut-on découvrir à partir de là ? Est-il normal même de s'y intéresser ? Peut-on aller jusqu'à dire que toute une pastorale peut être

orientée à partir de la découverte de l'existence et des richesses de la communauté naturelle ? N'est-ce pas tomber dans le naturalisme ? Ne risque-t-on pas de négliger les institutions chrétiennes, l'enseignement de la doctrine chrétienne ? Autant de questions et beaucoup d'autres ?... qui se sont posées à tous les sessionnistes.

Disons tout de suite, au risque de décevoir certains, qu'aucune recette n'a été trouvée et que rien n'a été définitivement résolu... Tout est resté au stade de l'inquiétude, la bonne, celle qui met les prêtres en état de recherche parce qu'ils se découvrent pauvres. Le résultat positif fut peut-être de se dire qu'en définitive les richesses apparues dans ces communautés naturelles étaient telles qu'il valait sans doute la peine de s'y attarder, qu'il valait la peine de baser sur cette contemplation première toute une pastorale et, partant, un style de vie sacerdotale quelque peu nouveau. Mais n'anticipons pas.

Au matin du premier jour, présentation de la session, puis essai de synthèse, à partir d'une vingtaine de rapports envoyés par des sessionnistes, intitulé : « Communauté naturelle et présence d'Eglise. » La synthèse en question était sans proportion avec la richesse des rapports envoyés qui témoignaient par avance de la présence de l'Eglise (laïcat et sacerdoce) à cette pleine pâte humaine d'où jaillissent les communautés naturelles et où Dieu est à l'œuvre. Il appartenait au Père Barrau de « réfléchir » cette vie apportée là en philosophe et en sociologue, et d'y retrouver les éléments essentiels permettant la personnalisation de chacun des membres de ces communautés naturelles. Il est bon de savoir où on va, de se sentir en accord avec une saine philosophie comme avec une saine théologie. Ce fut le Père Chenu, le toujours attentif, jeune et dynamique Père Chenu, qui devait nous affirmer sa foi au Dieu qui vient et donc au Dieu présent au cœur de l'humanité et de l'histoire, au travers de la création devenue libératrice grâce à l'incarnation de Jésus-Christ. Ce n'était plus, en finale, le théologien qui parlait, mais le croyant, dont la foi, affinée par la vie et l'épreuve, jaillissait pure et claire comme celle d'un enfant. Le Père fut applaudi.

En début de soirée, un travail commun nous avait rassemblés en divers carrefours. Ils furent « très vrais » : chacun cherchait à se remettre en question face à ces communautés naturelles situées dans les lieux d'habitation, dans les milieux de travail ou de loisir ; face aussi à l'évangélisation des plus déshérités.

L'Eglise des pauvres... cette formule ne serait-elle pas appelée à révolutionner l'Eglise, ce qui veut dire à nous convertir, si elle était vécue à la lettre ? C'était l'ambiance de recherche, d'inquiétude, d'espérance aussi animant le Concile qui était présente à ces carrefours de Troyes.

Le lendemain matin, après une messe, véritable assemblée d'agapè, où fut évoquée la mémoire du Père Carbonnel, eut lieu la mise au point, en table ronde, à partir des questions provoquées par les causeries de la veille. Tour à tour, le Père Barrau, le Père Faureau, le Père Le Toullec s'employèrent au cours d'un dialogue entre eux et la salle, à préciser ce qu'on entendait par communauté naturelle, ce qui donnait valeur d'évangélisation à la communauté naturelle, quel était le rôle du prêtre, etc. Il faut dire que tout cela fut facilité par le climat de sincérité, de fraternité qui ne cessa de régner pendant ces deux jours.

Il faut dire encore que le témoignage du Père Vaché à Notre-Dame-de-Saint-Alban de Lyon, montrant, à l'aide de « flashes », comment il a « joué la carte » communauté naturelle dans son action pastorale et quelles valeurs il y a trouvées pour un rajeunissement de son sacerdoce et de la pastorale ordinaire, a contribué à maintenir philosophes, théologiens, aumôniers et curés dans une ambiance très concrète.

Le dernier conférencier de la session fut le Père Hamman, O. F. M. Avec lui non plus, nous n'avons pas quitté notre sujet. Nous nous sommes rendus compte que les questions que nous nous posions vis-à-vis des communautés naturelles, des institutions d'Eglise, de la pratique sacramentelle, d'autres se les étaient posées bien avant nous. Et le Père d'énumérer Justin, Basile, Grégoire, etc. Retrouvant très vite l'Eglise de 1964, il devait nous en montrer la présence active et libératrice depuis le premier homme jusqu'au dernier, au cœur de chacun comme au centre de toute l'humanité. « Dieu nous a sauvés » devait dire le Père avec saint Paul. Le Christ est « la tête de la création libérée, nous voici devenus solidairement responsables du salut de chacun, par chacun, à cause de Jésus-Christ ».

C'était le même optimisme fondamental découvert dans les valeurs des communautés naturelles que nous retrouvons à l'écoute de la Parole de Dieu. Nous tenons peut-être là le fruit de la session : un bain d'espérance au-delà des illusions, au-delà des désespoirs, car Dieu, notre Dieu, est à l'œuvre et il est plus fort que tout.

Des nouvelles de la « Guerre de Troyes »

Chacun est parti en se disant au revoir. On se retrouvera ; il n'est pas possible que cela s'arrête là.

L'Eglise hiérarchique, en la personne de Mgr Le Couëdic, était visiblement présente avec nous. Par lui, n'était-ce pas le Concile qui écoutait, et avec quelle attention !, la *vox populi*.

La réussite de ces journées est due à l'effort, à la collaboration, à l'esprit d'équipe de tous. Cela aussi est une leçon de Troyes bien connue de ceux qui, en action catholique, pratiquent la « collégialité » apostolique.

F. CHALET

P. S. — Ce compte rendu n'est qu'un prélude ! Il est entendu que l'ensemble des travaux de la session paraîtra, prochainement, dans un dossier de *Masses Ouvrières*. Nos lecteurs en seront informés en temps opportun.

LE SENS CHRÉTIEN DE L'EFFICACITÉ (1)

Le souci de l'efficacité est indéniablement un signe des temps. Le monde tourne vite et laisse impitoyablement mourir ceux qui ne peuvent pas suivre.

La charité des chrétiens leur demande de donner une âme à cette vertigineuse progression des choses et de l'humanité ; elle leur demande aussi de respecter les personnes, y compris celles qui traînent !

C'est sur cet apparent dilemme que le Père Templier s'est penché avec une maîtrise qu'on ne peut qu'admirer.

Il analyse avec précision — dans le monde rural qui lui est familier, mais en sachant le dépasser — ce phénomène moderne inéluctable, facteur de liberté exercée et parfois conquise, fruit de l'intelligence humaine et de sa capacité créatrice.

Il en montre la valeur : l'efficacité fabrique le monde, certes, mais elle fabrique aussi l'homme car si Dieu est, l'homme devient (p. 59).

Il en montre aussi les dangers concrets : la tentation de ne croire qu'à l'efficacité matérielle, l'écrasement des personnes, la primauté de la « raideur de la logique » (p. 46), la « dépersonnalisation » : « Qui ne connaît de ces agriculteurs, imbattables sur le terrain du métier, mais dont on peut se demander ce qu'est devenu en eux l'époux, le père, le citoyen ou tout simplement l'homme ? » (p. 67).

C'est que l'efficacité, pour être chrétienne, pour être humaine, n'a pas le droit d'être partielle. Elle doit tenir compte de tout, rejoignant les dimensions mêmes du plan de Dieu. Elle sera personnalisante dans la communauté : « L'Homme, c'est quelqu'un dans et par l'Humanité » (p. 71).

Elle sera audacieuse, permettant à l'homme « d'entrer dans l'avenir non à reculons mais en faisant face » (p. 65), en restant patiente, sachant bien par exemple que « le temps aussi peut être facteur d'efficacité » (p. 113).

(1) Par Joseph Templier, collection « Questions posées aux catholiques », Editions Privat.

Elle sera facteur de promotion personnelle mais exigera le sens de l'équipe et de la collectivité (p. 73).

Elle s'imposera mais « avec » les hommes plus que « pour » les hommes (p. 74 et 82).

C'est dire les exigences qu'elle suppose chez le chrétien !

Il lui faut être compétent pour connaître « la force des choses » (p. 93) et attentif pour supporter « la force des hommes » (p. 97).

Il lui faut être ambitieux et décidé, tout en étant éducateur, « car l'efficacité, si elle se veut humanisante, se doit de faire progresser tout le monde avec tout le monde » (p. 118).

Il lui faut travailler en croyant à son travail mais aussi avec humilité et foi dans la prière. « L'homme efficace qui ne prie pas est un danger public » (p. 147).

Par respect pour l'homme qui doit « achever » le monde et construire le Royaume, il faut avancer, il faut être efficace.

Mais d'une efficacité vraie, qui ne se retourne pas contre l'homme ; d'une efficacité « honnête » : « L'efficacité c'est l'honnêteté » (p. 104).

Nous avons besoin qu'on nous le rappelle.

Nous avons besoin d'un tel livre pour nous permettre de réviser utilement nos attitudes (encore que l'auteur n'insiste pas sur la pratique de la révision de vie), pour qu'une permanente révision de vie nous situe « en vérité » avec le progrès du monde et des hommes comme avec chaque personne. C'est le sens même « de la démarche de Jésus-Christ au cœur de l'humanité » (p. 115).

B. P.

HISTOIRE DU CATHOLICISME EN FRANCE

Tome III : La période contemporaine

Le bon chanoine Guérin a annoncé au doyen Latreille que le compte rendu de ce troisième volume de l'histoire du catholicisme français serait demandé à un « ami commun » ; et, à celui-ci, apôtre de la J.O.C. avait d'ailleurs à préciser que « la J.O.C., quant à elle, voyait ce volume d'un œil sympathique ». Sans doute, la plupart des jocistes ne connaissent-ils pas très précisément l'histoire religieuse, même celle des dernières décennies ; c'est à travers

(2) Par A. Latreille, J.-R. Palanque, E. Delaruelle, R. Rémond, Ed. Spes, Paris, in-8 coq., 696 pages.

leurs réactions apostoliques, leurs désirs fervents et leurs difficultés innombrables qu'il en ont vécu certaines heures. Le récit du troupier blessé devant Verdun n'est évidemment pas le même que le cours d'histoire en Sorbonne sur la bataille de Verdun, même s'il est fait par un autre survivant du même combat. Les jocistes donc, de leur tranchée, formulaient ainsi la remarque qu'ils faisaient concernant l'A. C. O. : ils (ou, du moins, certains de leurs aumôniers) eussent souhaité qu'à la p. 655 le mot « évangelisation » trouvât sa place, parce que — disaient-ils — ce souci du mouvement est rendu manifeste par « les déclarations publiques qu'il fait à l'occasion de chaque événement ouvrier ». Cette remarque d'ailleurs, souligne les difficultés très particulières qu'ont affrontées les auteurs de ce livre : la susceptibilité des vivants ; les répercussions sur le champ apostolique ou pastoral d'un jugement de l'histoire, etc.

Le doyen Latreille a assumé la charge des six premiers livres de cet ouvrage : pp. 11 à 575. René Rémond, ancien secrétaire de la J. E. C. (1946-1948) puis vice-président de l'A. C. J. F. (1947-1951), actuellement professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, et qui doit entrer en Sorbonne en octobre prochain, a composé le livre VII qui couvre la période qui va de 1924 à nos jours : pp. 577 à 685.

Le livre 1^{er} commence en 1750, c'est-à-dire à l'heure où se lève le grand vent annonciateur de la tempête révolutionnaire dans laquelle sera emportée « l'antique et glorieuse Eglise gallicane ». « Certes, l'expérience prouverait la vitalité persistante du catholicisme en France, et la floraison des saints continuerait à chaque génération d'en porter hautement témoignage. Mais le changement institutionnel apparaîtrait, avec le déroulement de l'histoire, à ce point décisif que désormais, pour presque tous les pays d'Occident, la distinction la plus nette entre l'ancien Régime et le Régime moderne tiendrait précisément dans la différence de situation reconnue à l'Eglise dans une société de type sacré ou dans une société dite laïque. »

Cette mue correspondrait-elle à un renouveau religieux ? On ne peut s'empêcher de se poser la question. Car il apparaît que la vie religieuse ne devait pas être emportée par la tourmente révolutionnaire. Sans doute, la condamnation de Fénelon avait-elle « porté un terrible coup à la mystique en France », selon l'expression de J. Le Brun, dans l'article collectif « France » du *Dictionnaire de Spiritualité* (article reproduit en un volume paru récemment sous le titre *Histoire spirituelle de la France*, Beauchesne, 1964) ; et le xviii^e siècle en demeurera marqué. Mais, si le milieu du xviii^e siècle est « l'heure où l'alarme se répand parmi les catholiques et où l'offensive anti-religieuse se déploie », ainsi que le note A. Latreille (p. 14), n'est-ce pas déjà le signe d'un sursaut que cette réaction ? Or, il semble vrai de dire que le dernier tiers du xviii^e siècle voit poindre un renouveau. Certes, la suppression de la Compagnie de Jésus peut, par exemple, expliquer un Clorivière, dont les *considérations* ne seront publiées qu'en 1802, bien qu'elles eussent été achevées en 1778. Mais la sainteté de Benoit-Joseph Labre († 1783) ne jaillit

pas de la suppression de la Compagnie. Et pas davantage non plus, sans doute, le renouveau des missions paroissiales à cette époque, ni les 25 000 exemplaires de *l'Imitation* réimprimés de 1780 à 1790, etc. Or, tout cela laisse présager, dès avant la Révolution, le renouveau dont la période suivante verra l'efflorescence. Pourrait-on hasarder une date ? Il semble qu'on parle actuellement, à titre d'hypothèse de recherche, des environs de 1770. La date choisie par le doyen Latreille pour commencer ce troisième tome de l'histoire du catholicisme en France, consacré à la période contemporaine, semble donc des plus favorables.

A. Latreille se veut loyalement universitaire dans une Université laïque et loyalement catholique. Dans la crise révolutionnaire, il se refuse à voir aussi bien une « machination anti-catholique » d'un côté, qu'un « parti-pris contre révolutionnaire » de l'autre. Ses jugements se veulent constamment empreints de la plus grande honnêteté ; et il se refuse à faire des procès d'intention. A propos des *massacres de septembre*, il note : « Les prêtres n'étaient pas seuls visés, mais englobés dans une aveugle exécution des conspirateurs de l'intérieur, pêle-mêle avec des nobles, des officiers généraux, des gens du peuple et des malfaiteurs de droit commun. Mais ceux qui furent sommairement jugés furent bien condamnés sur le refus de prononcer le serment et pour leur foi » (pp. 102-103). C'est avec cette volonté, bien arrêtée, d'honnêteté intellectuelle qu'est abordée cette période révolutionnaire avec tout un chapitre sur « la déchristianisation » (1792-1795) et la « séparation et persécution » (1795-1799).

Plus que cela, l'auteur, qui connaît fort bien cette période, avait su discerner les « zones de solidité » du catholicisme français avant l'épreuve ; il ne se leurre pas sur la valeur de certaines pratiques : « Le goût des solennités extérieures, l'attachement aux gestes rituels ne recouvrent pas toujours une piété très éclairée et très personnelle » (p. 185) ; mais il sait recueillir les témoignages qui permettent de voir au-delà des documents : par le voyage de Pie VII en France pour le sacre, « s'établit de la masse catholique ou sympathisante jusqu'au Pontife Romain un lien plus fort que n'avait pu l'être jusque-là celui d'une soumission toute juridique » (p. 192). Et c'est de la persécution impériale que naîtra ce classement entre les Français qui aura la vie longue : libéraux et bonapartistes contre cléricaux et royalistes. On sait maintenant, grâce aux travaux du P. Bertier de Sauvigny, le rôle des chevaliers de la Foi, qu'on avait longtemps confondus avec la Congrégation.

Dans « le réveil religieux » que connaîtra la Restauration, il y aura l'alliance du trône et de l'autel, dont l'auteur marque les illusions et les limites, l'« indifférence paisible qui contraste avec le zèle extérieur pour le catholicisme » au temps de Louis XVIII, tandis qu'« autour de Charles X, il y aura à coup sûr plus de dévotion, mais allant de la sincérité foncière à un illuminisme bigot, sans exclure une bienséante hypocrisie » (264). Quand l'auteur parle de la purification qu'a exigée la lettre *Singulari vos* de la part de « tous ceux qui avaient été incités à l'action militante au sein de

leur temps », il laisse voir que la générosité seule ne suffisait pas au renouvellement du catholicisme en France, à l'heure où, après la bourgeoisie, les masses se détachaient de l'Eglise. Aujourd'hui, lorsque nous recherchons les causes de cette désaffection, nous essayons de faire la part des transformations économiques et sociales, alors méconnues. Mais tous les témoignages relatifs à la pratique religieuse concordent pour souligner cette déchristianisation populaire (pp. 264, 265 ou 352, par exemple) qu'aura précipitée la Révolution de 48, mais que voilera l'augmentation du budget des cultes sous le Second Empire.

Un chapitre étudie avec maîtrise « l'Eglise et le problème de l'école » (de la loi Guizot à la loi Falloux). Une simple parenthèse trahit peut-être un des malaises les plus graves du catholicisme en France au XIX^e siècle. L'Eglise de France a ses Facultés de théologie entretenues par l'Etat (et dont le clergé fait d'ailleurs fort peu d'usage) » (p. 328) parce qu'elles ne pouvaient pas conférer les grades canoniques. Mais La Mennais ne condamnait-il pas trop la raison (p. 287) ? Et quelques années plus tard, le fidéisme de Bautain n'était-il pas condamnable et condamné ? La France qui voyait paraître la *Vie de Jésus* le 24 juin 1863 manquait de théologie et le catholicisme en France manquait de solidité intellectuelle : la science ne pouvait pas ne pas sembler se dresser contre la foi. Et cependant, c'est l'époque où pénétraient à Rome la théologie positive et les débuts du renouveau thomiste, c'est l'époque où l'Allemagne retentit du nom de Döllinger qui restera le symbole — malgré son évolution — de l'affirmation de l'école historique catholique ; c'est l'époque où l'Angleterre voit naître le groupe du *Rambler* ; c'est l'époque où Louvain voit la résurrection des bollandistes... A la même heure, les énergies intellectuelles du clergé en France vont se trouver polarisées pour plus d'un demi-siècle par l'enseignement secondaire ; et même lorsqu'auront été fondées les Universités libres, « il faudra du temps avant que les Facultés catholiques prennent leur place dans les institutions d'Eglise et de France » (p. 430), et en 1964 ne posera-t-on pas la question : « Les Universités catholiques en péril ? »

C'est bien la vie du catholicisme en France que nous suivons : la misère financière de « la plèbe cléricale », le renouveau des ordres religieux, l'enseignement secondaire et primaire sous le pontificat de Pie IX ; sous celui de Léon XIII, dont la fidélité à l'égard de la France ne se dément pas, sans doute à cause du rayonnement missionnaire (que l'auteur analysera remarquablement, chiffres à l'appui, pp. 547-554). Cependant, en ces moments difficiles « où, tout autant que de résister, il importait de préparer l'avenir » (p. 486), les divisions des catholiques seront leur grande faiblesse. Ni la nécessité des tâches urgentes que soulignera l'encyclique *Rerum Novarum*, ni son corollaire l'appel au ralliement ne réaliseront l'unanimité des catholiques français : « divisés par le libéralisme, divisés par la République, les catholiques le seront désormais en outre par la question sociale, et la nouvelle ligne de clivage ne coïncidera pas exactement avec les précédentes » (p. 480) ; le scandale de leurs

divisions rejoignait dans les préoccupations pontificales l'angoisse qu'y provoquait la division du monde chrétien, mais les appels du vieux Pape n'atteignent pas davantage les catholiques français. Les dernières années de pontificat de Léon XIII voient sourdre ce qu'il dénoncera sous le nom d' « américanisme », et poindre l'Action Française dont les développements et les séquelles seront pour le moins si ambigus, et finalement néfastes pour le pays comme pour l'Eglise.

Le livre VI se termine par deux chapitres dont les titres sont déjà évocateurs :

- La persécution radicale et le gouvernement de Pie X.
- Epreuves et renouveau : vers une séparation tempérée.

L'acharnement de Combes à l'égard de la Congrégation et de la liberté d'enseignement, la séparation qui frappent l'Eglise de l'extérieur se conjuguent avec les atteintes que portent de l'intérieur même aux forces vives du catholicisme le modernisme et l'intégrisme. Le mystère qui entoure certains aspects du pontificat de Pie X est abordé avec le maximum de compréhension et de délicatesse. Sans doute faudra-t-il encore attendre longtemps pour que certaines pièces indispensables, comme la déposition du cardinal Gasparri, puissent être intégralement exhumées. Elles sont d'une importance capitale pour une exacte connaissance de cet exceptionnel pontificat, dont les cinq dernières années, encombrées de dénonciations partisans, auront voilé, pour bien plus d'un demi-siècle, un authentique et traditionnel sens de la hiérarchie dans l'Eglise, aussi bien chez ceux qui se seront machiavéliquement servi, que chez certains de ceux qui auront incompréhensiblement et injustement pâti d'une certaine Rome policière. Quand on s'aperçoit que le malaise en retentit jusque dans l'aula conciliaire de Vatican II, on ne peut s'empêcher de se rappeler les exigences du travail historique résumées par Léon XIII en ces termes : « *primam esse historiam legem ne quid falsi dicere audeat ; deinde, ne quid veri non audeat, ne qua suspicio gratiae sit in scribendo, ne qua simultatis* » (la première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir ; la seconde, de ne pas craindre de dire vrai ; en outre que l'historien ne prête au soupçon ni de flatterie, ni d'animosité). La parole de l'Evangile prend ici un relief inattendu « *Veritas liberavit nos.* »

Benoît XV a du mal lui aussi, mais pour d'autres raisons, à sortir de l'ombre : ce pontife est resté méconnu en France. Avec l'énergie indomptable qui le caractérise, Pie XI inaugure son long pontificat par un certain nombre de mesures qui touchent de très près à l'histoire du catholicisme en France. Avec la sérénité dont il ne se départit pas un instant, l'auteur évoque — en quelques pages d'une hauteur de vue assez exceptionnelle — le rétablissement des relations avec le Saint-Siège, les appréhensions épiscopales à l'égard du projet des diocésaines, et la dernière poussée anticléricale de 1924.

Au passage, l'auteur n'a pas manqué d'enregistrer un certain nombre de conversions même retentissantes. Mais l'on est bien obligé de souscrire à son jugement global : « La vieille inimitié

entre foi et science est loin d'être dissipée » (p. 537). De même, le croyant et l'historien seront heureux, à l'heure où la psychologie des profondeurs et la sociologie prétendent évacuer le mystère de l'homme, de trouver, sous la plume d'un croyant indiscutable et d'un historien indiscuté, la distinction entre « les causes d'une révolution spirituelle » qui « échappent pour l'essentiel à l'historien », et les « motivations le plus souvent alléguées par les intéressés, et qui permettent de caractériser les tendances d'une époque » (p. 540). Au point de vue méthodologique, nous pouvons recueillir, ici, au passage une de ces notations qui font de ces pages un maître livre.

Le très remarquable rapport moral de René Rémond donne matière à de nombreuses réflexions. Ce sont certainement des pages que tous les lecteurs de cette revue auront à cœur de lire. Elles leur apprendront comment et à quoi peut travailler un ancien militant d'Action catholique devenu professeur en Sorbonne. Sous le titre : « Les transformations sous les derniers pontificats (1924-1958) », l'auteur analyse successivement les périodes 1924-39, l'épreuve de la guerre, la suite du pontificat de Pie XII.

Ce qu'il appelle le « second ralliement » évoque la purification que fut pour le catholicisme français la condamnation de l'Action Française. Il note que, n'ayant pas trouvé sur le plan intellectuel des catholiques d'envergure suffisante, les convertis en étaient arrivés à rejeter en bloc tout ce qui, avant leur conversion, faisait leur vie ; mais vraiment fallait-il être « antimoderne » pour être fidèle à sa foi ? Telle est l'hypothèque que levait la condamnation de Pie XI. La transcendance du christianisme n'en sortait que grandie. L'essor de l'Action catholique était rendu possible.

Prolongeant la leçon qu'il avait donnée à la 48^e Sociale de France, à Reims, l'auteur tient à souligner l'importance de l'apparition des Mouvements spécialisés. Mais les chiffres permettent-ils vraiment de parler de « l'extraordinaire rapidité des progrès de la J. O. C. » (p. 595) ? Et ce n'est évidemment pas sur le même plan qu'on peut mettre en parallèle deux grands faits contemporains : « la réussite de la J. A. C. », d'après la guerre, et le « miracle jociste » d'avant la guerre (p. 656). Car, s'il est vrai que la J. O. C. travaillant dans un milieu déchristianisé et en proie à des courants inhumains si violents, est finalement devenue en France — avec toutes les ambiguïtés que cela entraîne « l'Eglise pour le jeune ouvrier », il est par ailleurs bien certain que l'authentique « réussite » de la J. A. C. est « l'expérience la plus achevée d'une conception de l'Action catholique qui s'efforce de ne pas séparer ce qui est uni dans l'existence des individus comme dans celle des sociétés » (p. 656).

Ce que l'après-guerre devait ainsi faire apparaître avec tant de force était riche de l'épreuve de la guerre où les mouvements de l'A. C. J. F., « directement intéressés » par l'institution du S. T. O., avaient, « au cours d'un conseil fédéral dramatique à Avignon », opté « pour la désobéissance ».

Grâce à cela, les catholiques avaient repris leur place dans la vie politique française. Cependant, le clergé généreux, mais souvent misérable, soutenait d'un même élan l'Action catholique et les efforts missionnaires.

C'est sur un tableau de « la vie spirituelle » des catholiques les plus éclairés, de 1950 à 1960, que l'auteur termine son analyse si rigoureuse.

En conclusion, l'auteur dresse une espèce de bilan du catholicisme en France à la mort de Pie XII, qui aide même à comprendre, si on y est attentif, un certain nombre d'interventions récentes de Paul VI.

L'histoire religieuse, sous la conduite de tels maîtres, est véritablement « maîtresse de vie ».

Charles MOLETTE.

N. B. — Pour une nouvelle édition, il faudra, en deux endroits de la p. 513, corriger « culturelles » en « cultuelles ».

DIEU, NOTRE PÈRE ? (1)

« Dieu, notre Père... ? » C'est le titre d'un livre que les Editions Ouvrières nous proposent aujourd'hui. Titre banal, après beaucoup d'autres, si l'auteur ne l'avait marqué d'un grand point d'interrogation, comme un point d'accusation !

Dieu est-il notre Père ? C'est une question qui ne s'entend guère mais que nous impose pourtant notre misère ! C'est la question qui naît d'une immense contradiction, celle d'un Dieu bon, auteur d'un triste monde ! C'est la question qui jaillit d'un désarroi, celui de l'homme moderne qui ne croit plus au catéchisme !

Jean Decosquérou reprend donc cette éternelle question et, comme ceux qui l'ont précédé, bute sur la souffrance. Mais à peine est-il tombé qu'il veut connaître la cause de son mal. Il cherche, il discute, et s'engage ainsi dans une interprétation des grands thèmes de la vie : la Loi, le péché, la solidarité, la mort, l'au-delà, la foi, l'espérance et l'amour...

Ce cheminement très personnel apparaît alors comme un itinéraire possible pour l'homme d'aujourd'hui, cependant que le dernier chapitre sur le « Fils de Dieu qui vit en Homme » apporte à tous ceux qui choisissent le chemin de la croix, le gage d'une vie promise à l'intimité de Dieu.

DE L'ANGOISSE A L'AMOUR (2)

Cheminement spirituel

La vie est-elle une longue attente, et sa santé réside-t-elle en cela même ?

Attente de soi-même dès l'école, puis dans le métier, dans le foyer, dans la difficile conquête de la maturité.

Attente des autres, qui épaississent ou bien ouvrent la solitude, sans jamais l'abolir.

Attente de Dieu...

Ce livre est fait de tout cela. C'est la vie quotidienne confrontée avec la quotidienne ambition spirituelle.

Le journal est ici plus qu'une simple investigation, c'est un instrument de vie intérieure.

(1) Par Jean Decosquérou, collection « A pleine vie », Les Editions ouvrières.

(2) Par Colette Morin, collection « A pleine vie », Les Editions ouvrières.

Bibliographie

Il constitue un moyen de défense contre tout ce qui endort la conscience : contre la routine du métier, la stabilité de l'emploi, le confort familial, et surtout contre l'indifférence ambiante à l'unique nécessaire.

Ces notes, prises au jour le jour, et qui n'étaient point destinées au public, tentent de rendre évidents les liens que la réalité familiale entretient avec le royaume de Dieu.

Pour vivre, il faut veiller.

MYSTÈRE DU COUPLE (3)

En un temps où de nombreux époux souffrent l'un par l'autre ou l'un à côté de l'autre, le *Mystère du couple* vient à son heure. Il apporte le témoignage d'un couple pour qui l'idéal le plus élevé de la vie est la réussite de son amour, fut-elle une réussite onéreuse. Et ce témoignage est neuf.

Rien d'autre, en somme, que l'histoire d'un serment assumé dans une aventure où deux êtres, faits l'un pour l'autre, cherchent constamment à se retrouver et se rejoindre dans un mystère qui les dépasse et qui est Amour.

Au fil des jours, des nuits, à travers moments de plénitude et épreuves — le lot de tous les couples — l'auteur, chez qui transparaissent des fulgurances de grand poète, nous convie, page après page, à un lent cheminement au cours duquel chaque époux ou épouse découvre, en méditant, les traces de ses propres pas.

Tous les temps forts de la vie conjugale y sont abordés avec une audace, un réalisme, une liberté toujours vivifiés par un souffle poétique et pur.

Le Mystère du couple ? Un « livre d'heure » dont la place est sur la table de chevet de tous les foyers.

LE COSMOS, NOTRE CHEZ-NOUS (4)

Des hommes, délégués par nous, vont poser le pied sur un autre astre que la Terre ; nous vivrons bientôt la plus grande date de l'histoire. Ce jour-là, le contribuable le plus regardant sera fier de suivre à la télévision la réalisation de ce rêve millénaire, aboutissement de tant de travaux, longtemps considéré comme l'opération la plus impossible. Il ne regrettera pas son argent. Mais n'est-il bon

(3) Par Ancelle, Les Editions ouvrières.

(4) Par A. Pautard-Hi Ta et F. Fouillat, collection « Points d'appui », Les Editions ouvrières.

qu'à applaudir et qu'à payer ? N'a-t-il pas droit aussi à comprendre ? L'homme est-il un étranger dans l'Univers immense ou bien un citoyen ?

Des livres sur l'astronomie paraissent à une cadence accélérée, sans cesse dépassés par les découvertes qui se précipitent ; la plupart exigent chez le lecteur des connaissances préalables. De splendides atlas de photographies célestes travaillent à nous familiariser avec les astres lointains ; mais souvent ils décrivent plus qu'ils n'expliquent. Les histoires de l'astronomie se multiplient.

Le Cosmos, notre chez-nous veut être une introduction à ces beaux livres : sous forme d'interview, avec le minimum de mots techniques expliqués au fur et à mesure, en s'aidant de schémas et de photos, ses auteurs résument l'essentiel de nos connaissances actuelles. Montrant aussi comment l'humanité a de tous temps cherché sa place dans l'Univers, ils invitent chaque homme à réfléchir sur la signification et la destinée du monde. En ce qui concerne ce dernier point, sans cacher leurs convictions chrétiennes, ils se bornent à poser des questions. L'astronomie ne donne pas de réponse à la grande interrogation humaine : « En définitive à quoi bon tout cela ? » La science peut seulement préparer le cœur de chacun à faire un choix plus raisonnable.

LA VIE COMMANDE (5)

Essai sur l'apostolat, les institutions et les milieux de vie

Voilà trente ans et plus que l'Action catholique parle des milieux de vie. Cette notion que tout le monde utilise (philosophes, sociologues ou pasteurs) a sans doute paru assez claire pour qu'on n'éprouve guère le besoin de la définir avec précision. Pourtant, on lui fait désigner des réalités si diverses qu'en fait elle est fort équivoque !

Par ailleurs, on a vu ces dernières années remettre en cause l'Action catholique spécialisée (et une pastorale trop sensible aux milieux). On a voulu la faire éclater, soit parce que les milieux se seraient multipliés, soit, au contraire, parce qu'ils se fondraient au sein d'une société en voie d'unification constante ! Mais, pour autant, on n'a pas pris la peine de regarder objectivement le contenu de cette réalité, de fortes et massives affirmations tenant habituellement lieu de preuve.

(5) Par Paul Barrau, collection « Points d'appui », Les Editions ouvrières.

L'abbé Paul Barrau a voulu combler ces lacunes. Se référant aux travaux des sociologues les plus autorisés et à l'expérience accumulée au sein des mouvements d'Action catholique ouvrière, il a exposé les résultats de ses recherches au long de plus de 350 pages.

Si le milieu est le contexte de l'Action catholique spécialisée, le secret de celle-ci réside dans l'attention à la vie, dans la recherche de la communication entre personnes, dans le rayonnement et le témoignage ! Or, il semble que, de maints côtés, on tende, à l'ère des technocrates, à accorder le primat à l'organisation et aux structures ! Sans mésestimer leur importance, l'auteur rappelle que la grande tradition des Apôtres et de l'Eglise affirme, au contraire, le primat de LA VIE. Il ne lui reste alors qu'à tirer, courageusement, les conclusions qui s'imposent, à l'heure de Vatican II et de l'aggiornamento de l'Eglise.

L'EMPLOI EN FRANCE (6)

Montée des jeunes, accélération rapide du progrès technique et, en particulier, de l'automatisation, développement sans précédent des services, liberté de circulation de la main-d'œuvre à l'intérieur de la Communauté économique européenne, on n'en finirait pas d'énumérer les facteurs qui font du problème de l'emploi en France un des plus ardues de notre temps.

Aussi est-on reconnaissant aux auteurs de nous fournir, sous un volume réduit, à la fois un fil conducteur et des données chiffrées. Grâce à leur expérience de l'Institut du Travail de Strasbourg où ils ont plusieurs fois abordé ce problème en session avec des syndicalistes, les auteurs ont réussi à présenter simplement même la première partie où ils étudient les théories de l'équilibre global de l'emploi.

Dans la seconde, qui se réfère spécialement au cas français, est examinée la structure de l'emploi : actifs et inactifs, temps de travail, migrations géographiques et professionnelles, formation professionnelle.

Enfin, après avoir passé en revue le rôle des pouvoirs publics, des institutions paritaires et du Plan, la troisième partie se termine par deux chapitres en tous points remarquables : emploi et développement économique, emploi et progrès de civilisation.

Une bibliographie discrètement commentée et un tableau des sources statistiques en matière d'emploi, permettent à cet ouvrage de remplir parfaitement son rôle d'initiation.

(6) Par H. Hatzfeld et J. Freyssinet, collection « Initiation économique », Economie et Humanisme, Les Editions ouvrières.

PARMI LES LIVRES REÇUS

GUIDE PRATIQUE POUR LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE, par Marcel Puzin (*Editions de Fleurus*).

Voici que nous est offert un ouvrage extrêmement pratique qui mérite de prendre place parmi les livres fondamentaux que toute personne préoccupée des dangers que courent les jeunes doit consulter très fréquemment.

Il a été écrit par un des magistrats les plus compétents et les plus consciencieux qui soient : disons aussi par un homme qui aime profondément ces jeunes plus ou moins désaxés, style « Blousons noirs » avec lesquels sa profession le met en contact.

Il est destiné aux enseignants, aux assistantes sociales, aux membres du clergé, aux dirigeants de mouvements de jeunes, à tous les éducateurs.

Qu'on n'y cherche pas du reportage plus ou moins romancé. C'est un « guide », un répertoire pratique pour l'action. Il réunit une documentation ample et pré-

cise sur les moyens dont dispose la Justice pour assurer la protection des jeunes en danger.

Il est remarquablement facile à consulter. Au début du livre on trouvera un sommaire très détaillé. En fin d'ouvrage, huit annexes documentaires : modèles de lettres demandant une action de la Justice, liste des organismes de Sauvegarde, des divers services sociaux spécialisés et des Comités de Vigilance, principaux textes légaux, etc. Il y a en outre une table analytique.

« Guide pratique », l'ouvrage de M. Puzin n'a rien de la sécheresse d'un code. Tous les problèmes traités sont illustrés de cas concrets, de faits, et accompagnés de notes explicatives nombreuses. Il va sans dire qu'il est destiné à des adultes avertis.

L'ouvrage de M. Puzin, vice-président du Tribunal pour enfants de la Seine, deviendra très vite un « classique ».

M. L.

Parmi les livres reçus

PSYCHOLOGIE AU SERVICE DU CHRÉTIEN, par L. de Lavareille S. J. (Editeur Aubanel, Avignon).

C'est pour répondre aux demandes des lecteurs de *Psychologie et Christianisme* que le Père de Lavareille a écrit ce deuxième volume qui ajoutera, à quelques informations complémentaires, des conseils précis et expérimentalement prouvés pour répondre à des difficultés et à des déviations qu'on arrivera certainement à corriger, si on s'efforce de les suivre avec persévérance et tout en priant.

On peut dire que *Psychologie au service du chrétien et Psychologie et Christianisme* peuvent être regardés comme le *Vade-mecum* de l'éducateur, qu'il soit prêtre, professeur ou catéchiste, et que les parents eux-mêmes y trouveront de claires et précieuses indications.

VICTOIRE SUR LA MORT, par Gustave Martelet (Collection « Le Fond du problème », Editions de la Chronique Sociale de France).

Après nous avoir situé dans le premier chapitre le Marxisme comme doctrine athée de l'homme, l'auteur nous montre dans le chapitre deuxième le Marxisme devant le fait de la mort.

Et il nous dit ensuite que la mort, ni vraiment méprisable, ni purement absurde, n'est pas pourtant, pour le chrétien, le dernier mot de l'homme. Englobant dans sa Résurrection l'humanité elle-même englobée dans la mort, le Christ est, comme Seigneur, l'irremplaçable Initiateur de l'homme à la Vérité et à la Vie. D'où la nécessité de voir l'homme à la lumière du Christ.

L'athéisme qui refuse cette lumière engendre, en fait, moins un athée qu'un nouvel idolâtre qui doit, en Jésus-Christ, triompher de son aberration. D'où le dernier chapitre : Athéisme et idolâtrie.

LA MONTÉE DES JEUNES DANS LA COMMUNAUTÉ DES GÉNÉRATIONS (Editions de la Chronique Sociale de France).

Il y a des problèmes de la jeunesse qui ne concernent guère que les jeunes. D'autres qui regardent également les jeunes et les adultes. D'autres enfin que la présence de la jeunesse pose aux aînés responsables.

C'est cette dernière catégorie de problèmes qu'a étudiés la Semaine Sociale de Reims en 1961 dont ce livre nous donne le compte rendu *in extenso* et qui pourrait s'intituler : La France devant sa jeunesse ou, mieux encore, par ses larges perspectives, Le Monde devant sa jeunesse.

LE CAPITALISME, par G. Blardone (Editions Bloud et Gay).

Le Capitalisme est le premier tome de la série que M. Blardone consacre au circuit économique.

Il situe ici le cadre dans lequel s'inscrit le circuit économique, les acteurs du jeu économique, l'histoire du développement depuis la révolution industrielle et l'affrontement des idéologies.

Le décor du circuit économique étant ainsi planté, l'auteur présentera prochainement les volumes suivants : *L'Entreprise, Les Salaires, Tiers-Monde et U. R. S. S.*

Ces quatre volumes représenteront un schéma complet de la réalité économique du xx^e siècle.

Collection "A pleine vie"

dirigée par Paul BARRAU

Jean DECOSQUÉROU

**DIEU
NOTRE PÈRE... ?**

*... le Père de ceux qui le refusent
comme de ceux qui l'implorent.*

Un volume de 160 pages, 13,5 x 18 . . . 6,60 F



Donatien ROLAND

**LE CHRIST
DANS
MON QUARTIER**

*Par une série de tableaux de la vie
quotidienne. L'auteur nous introduit dans
la réalité de l'Évangile vécu.*

Un volume de 96 pages, 13,5 x 18 . . . 4,80 F

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

12, avenue Sœur-Rosalie, PARIS (13^e)

René GUERRE

L'ACTION DES APOTRES HIER ET AUJOURD'HUI

... Introduire les jeunes militants dans le mystère de l'Église.

Un volume de 160 pages, 13,5 x 18 . . . 6,40 F

Collection « L'enquête et l'Action »

Robert SCHIELÉ
André MONJARDET

LES APPRENTIS SCOLARISÉS

Leur mentalité vue par 5 000 d'entre eux.

Préface du Professeur Debesse

Un volume de 328 pages, 13,5 x 21 . . . 18,90 F

ÉCONOMIE ET HUMANISME

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

12, avenue Sœur-Rosalie - PARIS (13^e)